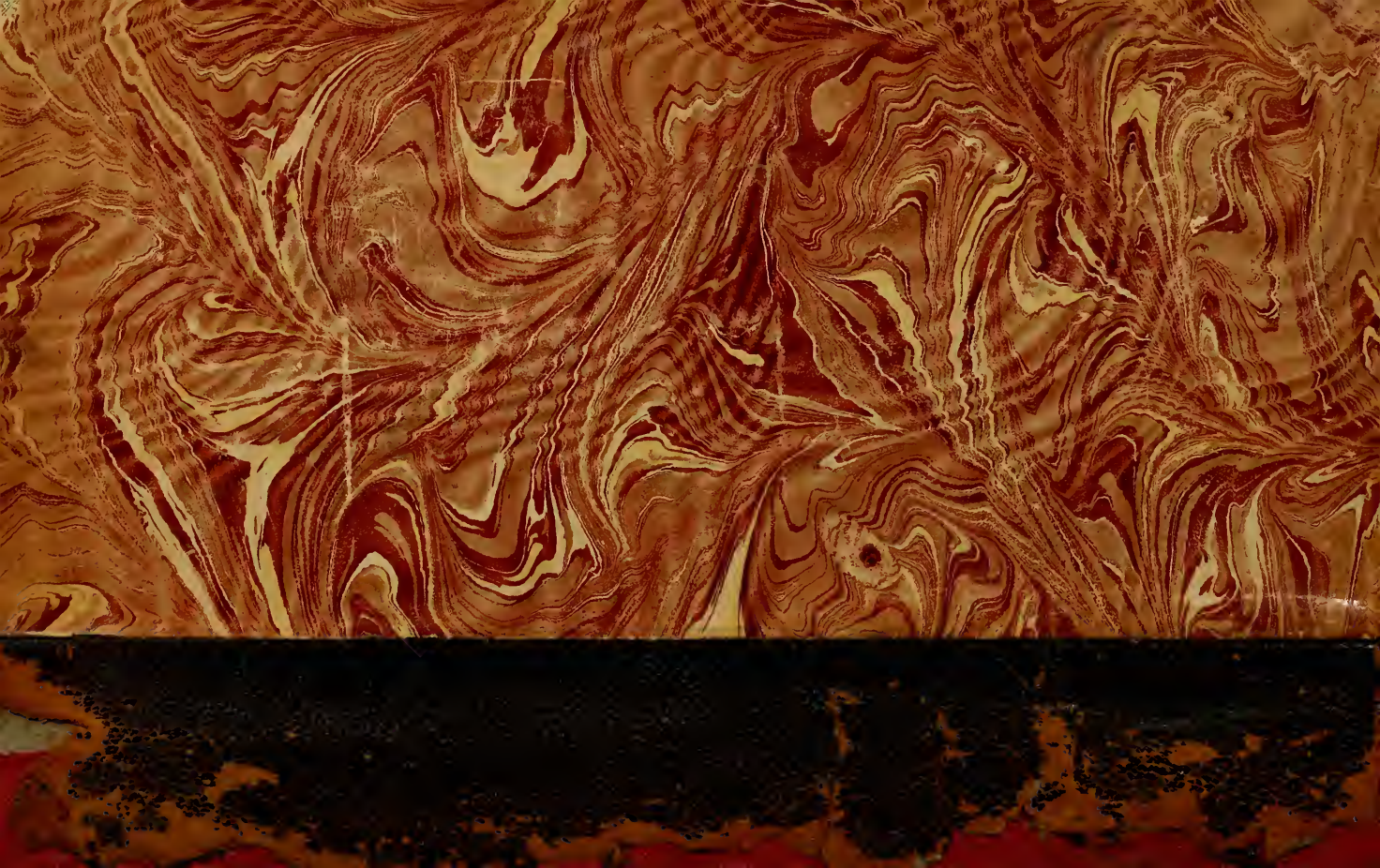


ZOLA

BBG-3702

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mezolaetsonassom00erbs

41

FRÉDÉRIC ERBS

M. E. ZOLA

ET SON

ASSOMMOIR

ÉTUDE CRITIQUE

BIBLIOTECA NACIONAL

PARIS
LIBRAIRIE GAULOISE
31, RUE BONAPARTE, 31
1879

M. E. ZOLA

ET SON

ASSOMMOIR

FRÉDÉRIC ERBS

M. E. ZOLA

ET SON

ASSOMMOIR

ÉTUDE CRITIQUE

PARIS
LIBRAIRIE GAULOISE
31, RUE BONAPARTE, 31
1879

PRÉFACE

Un roman qui donne la description des mœurs du peuple, ou du moins d'une certaine classe de ce peuple, mérite certainement d'être lu et apprécié ; car il doit faire supposer que son auteur possède un esprit d'observation, une connaissance de la vie pratique, un profond savoir de la nature du cœur humain, et cela d'autant mieux, qu'il met en contact les uns avec les autres les caractères les plus différents.

En outre, un pareil ouvrage doit avoir un but : soit celui de faire simplement un tableau réaliste et descriptif de mœurs, ayant pour effet d'amuser, d'étonner et de tenir le lecteur en haleine, par les crudités du langage ou la bizarrerie des situations, soit, ce qui est beaucoup mieux, de faire ressortir de son œuvre tous les enseignements moraux qu'il est possible d'en tirer.

Examinons donc dans le livre de M. Zola, à la fois loué et critiqué avec la même ardeur, vers lequel de ces deux buts l'auteur est arrivé, si les caractères des personnages qu'il met en scène sont vrais, si les situations sont exactes, et si en somme, son œuvre est une œuvre utile, nulle ou immorale.

Le plan que nous avons suivi dans l'analyse de ce livre, est celui d'exposer les incidents qu'il renferme par chapitres sommaires, et dans l'ordre adopté par M. Zola ; ne prenant

dans les faits que ceux qui sont essentiels pour l'intelligence du livre, laissant de côté ceux qui ne sont que vulgaires et burlesques, ou les énumérant sans nous y arrêter; pour ne porter notre attention qu'à ceux qui peuvent se prêter à la discussion, soit sur leur caractère de vérité, ou soit sur leur valeur morale.

En procédant de cette manière, nous avons pensé que les extraits que nous donnons du livre de M. Zola, seront plus que suffisants; non-seulement pour les personnes qui connaissent son œuvre, et qui n'ont besoin que de se rafraîchir la mémoire; mais encore, assez complets pour celles qui ont été éloignées de cette lecture, par répugnance ou par tout autre motif, et cependant qui ne dédaigneraient pas de le connaître présenté sous un autre aspect. Enfin, nous croirons avoir fait de notre mieux, si le lecteur, malgré la brièveté de cette brochure, peut encore y puiser assez d'éléments, pour adopter ou rejeter notre opinion, et dans tous les cas, lui donner une occasion de plus de porter un jugement sur le genre littéraire, dont M. Zola paraît être le premier champion.

Paris, 2 février 1879.

FRÉDÉRIC ERBS.

M. E. ZOLA

ET SON

ASSOMMOIR

I

Chapitres I et II. — Le principal sujet, l'héroïne du roman comme on pourrait l'appeler, Gervaise, ayant de bonne heure perdu sa mère, puis très maltraitée par son père, débute dans l'amour à l'âge de 14 ans. Bientôt après elle quitte le pays où elle est née, et vient à Paris emmenée par son séducteur. Il est à remarquer que toutes les femmes qui ont eu des existences tourmentées ou orageuses, ont toujours été très précoces dans la passion, et surtout mal élevées dans leurs familles; ce qui contribue davantage au développement d'instincts et de sentiments au fond très bons dans leur

esssence, mais qui avant tout doivent éclore d'une manière moins précipitée, et surtout être contenus dans de certaines limites.

D'ailleurs, il était survenu un empêchement à leur mariage, et c'est un peu ce qui a contribué à jeter cette jeune fille hors de sa voie.

Disons de suite, que le caractère de Gervaise, pendant le cours du roman, se soutient assez par son exactitude, en nous présentant les mélanges de faiblesse, de bons sentiments ou de défaillance, d'une femme qui n'a pu être ni secondée ni maintenue.

A peine à Paris, Lantier, son amant, homme léger et volage, l'abandonne et la laisse avec deux enfants, pour suivre une fille de mauvaises mœurs.

Cela se voit malheureusement tous les jours.

Mais l'auteur ne nous donne aucune explication sur le motif de ce délaissement subit, c'est une manière de faire qui se rencontre continuellement dans son ouvrage; il semble parfois qu'il n'a voulu placer des faits et des incidents, que pour laisser au lecteur le travail de déduire toutes les conséquences qu'il jugera convenables; cependant la suite du roman nous prouvera que, malgré son fâcheux début, Gervaise avait des goûts d'intérieur, et qu'elle était

trop honnête pour Lantier, qui naturellement la délaisse.

Pourquoi donc tant de jeunes filles et même des femmes faites, semblent-elles préférer (sans le vouloir bien entendu) un vaurien à un honnête homme pour se laisser séduire ou tromper ? Etude curieuse à faire du cœur humain, et explications bien différentes à donner là-dessus ; mais ce n'est pas ici notre affaire, bref passons.

Gervaise se tire d'embarras comme elle peut. En allant au lavoir, car dans sa jeunesse elle avait appris le métier de blanchisseuse, elle y trouve aussi sa concierge, la femme Boche. Il est bien difficile à une concierge d'ignorer les choses intimes des locataires; et d'ailleurs il lui est encore bien plus difficile de ne pas les révéler, surtout lorsqu'il s'agit d'un scandale ; c'est pourquoi, sous prétexte de sollicitude envers la jeune femme, elle lui fait raconter son histoire, et, à son tour, elle lui apprend avec des détails perfides, la conduite de Lantier.

Disons de suite, pour ne pas prolonger inutilement notre analyse, ce qui équivaudrait à paraphraser le roman, que le type de concierge des époux Boche est pris sur le vif, et qu'il se sou-

tient dans toute sa vérité d'un bout à l'autre du roman.

Mme Boche fait donc connaître à Gervaise que Lantier tournait souvent autour d'une certaine Adèle, sœur d'une nommée Virginie ; deux filles de mœurs équivoques demeurant dans la maison.

Mais voilà que juste à propos dans le même lavoir arrive Virginie ; alors force cancans de la concierge sur le compte de ces deux filles ; malgré qu'en dehors de cela, elle prennent toutes les trois le café ensemble. Dans un autre coin du lavoir, Virginie se sent heureuse de trouver l'occasion de déblatérer sur une autre femme, et de dévoiler un scandale précisément au moment où les deux enfants de Gervaise viennent trouver leur mère avec la clef du logement, et lui apprendre le départ de leur père.

Virginie, naturellement, très au courant du fait, ricane en dessous, en voyant la figure que fait Gervaise, car la concierge Boche lui fait positivement connaître que Lantier ne peut être parti qu'avec Adèle.

Devant les ricanements de Virginie, Gervaise ne peut plus se contenir; de là invectives, voies de fait et collision, dans laquelle Gervaise fait subir à Vir-

ginie une des plus cruelles blessures qu'il soit donné à la pudeur et à l'amour-propre d'une femme d'endurer !...

Si la beauté d'une scène populaire dépend de l'énormité du scandale, on peut dire que celle-là est une des mieux réussies ; malheureusement, il est difficile d'admettre qu'en un lavoir quelconque de Paris, les choses se fussent passées de cette manière. En supposant, ce qui n'est pas impossible, qu'une pareille vengeance fut venue spontanément à l'idée d'une femme, quel est le garçon de lavoir qui, par son état, est un peu chargé de la police du lieu, et quelle est la receveuse, chargée de l'échange du linge, ainsi que d'autres personnes présentes, au lieu de faire cercle autour des deux furies, qui ne se fussent interposés pour empêcher ou amoindrir l'énormité de ce scandale ? D'ailleurs, les femmes, généralement, n'ont pas une persistance très soutenue, surtout en matière de pugilat.

D'ordinaire, quand deux femmes se battent, l'affaire se borne à un ou deux mauvais coups promptement donnés et promptement rendus ; et même après quelques égratignures et quelques cheveux arrachés, la bataille se termine ; il n'y a que les invectives et les gros mots qui continuent.

L'arme naturelle de la femme, c'est la langue et non pas le poing.

Pendant au moins une demi-heure les deux femmes se jettent à la tête des seaux d'eau, et se prennent à bras le corps ; c'est beaucoup trop long, telle est notre pensée.

Arrivons maintenant à un autre ordre de faits.

Coupeau, ouvrier zingueur, homme d'un bon naturel, mais totalement dépourvu d'instruction, est le voisin de Gervaise.

Il n'ignore pas son histoire, il connaît ses malheurs ; mais il la voit honnête et courageuse, et d'ailleurs, comme elle est assez gentille, il s'éprend d'amour pour elle.

Sans doute cet amour est mêlé de compassion, mais pour le présent, la passion l'emporte sur les motifs honnêtes ; et s'il lui fait sa cour, ce n'est que dans le seul but d'en faire sa maîtresse.

La conduite de Lantier à l'égard de Gervaise, a sensiblement refroidi les sentiments de celle-ci pour les hommes, aussi elle ne prend pas au sérieux l'amour de Coupeau ; mais elle ne cherche pas non plus trop à le dissuader de ses espérances ; d'ailleurs, ce petit manége satisfait agréablement sa coquetterie.

Comme d'ordinaire, il résulte que par cette conduite, Coupeau devient de plus en plus empressé; et malgré que Gervaise lui représente que pour toute dot elle lui apporte deux enfants, rien ne l'arrête, il finit par la demander en mariage, elle l'agrée, et ils s'épousent.

Mais auparavant, Coupeau, qui a une sœur mariée à un sieur Lorilleux, chaîniste en or, était allé chez elle lui présenter sa future, et inviter son beau-frère à lui servir de témoin; ceux-ci les reçoivent d'une façon peu agréable, la sœur de Coupeau particulièrement, trouve à ce mariage des objections fort peu bienveillantes pour Gervaise. Malgré cela Coupeau toujours bien décidé, ne tient aucun compte de leurs observations, et leur annonce tout simplement la date de son mariage; cependant Lorilleux ne refuse pas d'être son témoin; et sur ce, les deux fiancés se retirent.

Le caractère des époux Lorilleux a été parfaitement compris par l'auteur; en effet, soit par un excès de tendresse filiale, soit par une sollicitude égoïste et intéressée, il n'est pas rare de voir une femme se marier, et trouver très mauvais que son frère en fasse autant à son tour; Coupeau introduisant une étrangère dans la famille, c'est pour

Mme Lorilleux une part des attentions de son frère, qui lui est enlevée au profit de la nouvelle venue; et puis la jalousie d'affection n'est pas la seule mise en cause, il y a aussi la question d'intérêt; Coupeau prenait sa pension chez les Lorilleux; en se mariant, c'est un bénéfice qu'il leur retire. Dans les relations de famille comme dans les unions de toutes sortes, il est souvent fort difficile de débrouiller, de deux questions laquelle prime : celle du sentiment ou celle de l'intérêt; car elles sont tellement confondues, qu'elles se masquent l'une par l'autre.

Dans la suite du roman, on voit Gervaise à cause de ce mariage se trouver continuellement en butte aux rivalités et aux vexations des Lorilleux. C'est absolument ce qui se passe dans la vie réelle.

II

Chapitre III. — Ce troisième chapitre raconte avec détails tous les incidents de la noce de Gervaise. Les caractères des personnages qui jouent un rôle dans la cérémonie, ne sont pas exagérés; et l'observation la plus simple des expansions pittoresques et bruyantes de la joie du peuple des quartiers excentriques de Paris, peut suffire pour en constater l'exacte vérité.

Chapitre IV. — Installation du ménage Coupeau, détails minutieux à ce sujet et peinture exacte de la situation. Naissance d'une fille à laquelle on donne le nom de Nana.

Dans la même maison qu'habite Gervaise, se trouve aussi la famille Gouget, composée de la mère et du fils, demeurant ensemble. C'est un intérieur modèle où la propreté, l'ordre et l'économie ont fait élection de domicile.

Gouget, ouvrier forgeron, de grande taille et d'une force herculéenne, timide de sa nature, simple d'intelligence, s'occupant à ses loisirs de lire des jour-

naux illustrés et d'en découper les images, d'ailleurs d'une bonne conduite, et ne sortant jamais qu'avec sa mère.

Le ménage Coupeau se lie avec cette famille, ils font des promenades ensemble.

Gouget est plein de complaisance pour Gervaise, il en devient platoniquement amoureux et il lui offre de l'argent pour s'établir.

Evénement tragique qui arrive à Coupeau; il tombe du faîte d'un bâtiment et se casse la jambe.

Pendant le cours de la maladie de Coupeau, la famille Gouget fait preuve de beaucoup de dévouement pour Gervaise ; Gervaise n'ignore pas l'amour du forgeron pour elle, mais l'idée du mal ne lui vient pas.

Cependant, il est à remarquer que, semblable en cela à certaines femmes qui possèdent un grain de coquetterie, et qui se trouvent placées dans les mêmes circonstances, Gervaise se trouve bien aise de se savoir aimée et désirée; sa vertu n'est pas encore montée au degré suffisant, pour faire en sorte que les illusions et les espérances de Gouget se dissipent; elle serait au contraire très contrariée que le petit manége sentimental cessât, et voyez son inconséquence; elle accepte néanmoins l'argent

que Gouget lui offre pour s'établir blanchisseuse!

Il y a dans le caractère de Gervaise de l'ambition servie par de la coquetterie; Gouget est l'homme vraiment arrivé bien à propos, pour satisfaire le côté faible de la femme du zingueur.

De tout ceci, Coupeau n'est nullement jaloux, d'ailleurs, il connaît Gouget depuis longtemps; celui-ci, dans une émeute lui a sauvé la vie, et après tout, ces relations innocentes servent ses intérêts; il sait le forgeron trop timide pour devenir entreprenant, puis d'ailleurs, Gervaise ne se cache pas pour dire ouvertement, que Gouget est trop bête pour vouloir aller plus loin.

Cette situation assez singulière se rencontre fréquemment dans la vie; nombre de femmes de la nature de Gervaise, ont trop de vertu pour faillir bénévolement, mais n'en ont pas assez pour pouvoir refuser net les avantages que donne la coquetterie, et éviter les effets qu'elle peut produire sur un individu disposé à les aimer.

Plus loin, nous reviendrons encore sur l'exactitude et la moralité de ces deux caractères.

III

Chapitre V. — Gervaise loue une boutique. — Ses rapports d'intérêt avec M. Marescot, un type de .propriétaire assez bien rendu. — Les époux Roche, concierges, font naturellement valoir leur influence au sujet de cette location. — Installation définitive de Gervaise, qui suscite beaucoup d'envie et de jalousie aux uns et aux autres. — Une apprentie et deux ouvrières que Gervaise emploie, se font remarquer par leur caractère particulier, mais très vraisemblable dans ce genre de monde. — Gervaise paraît heureuse de sa nouvelle position. — Coupeau, que ses blessures ont contraint de rester fort longtemps sans travailler, et par suite de la condescendance de sa femme, prend de plus en plus des habitudes de paresse et d'ivrognerie.

Il faut reconnaître que M. Zola est tout à fait dans la vérité lorsqu'il fait dater l'affaissement moral de Coupeau des suites de son événement malheureux. L'ivrognerie a souvent pour cause une

commotion physique, ou une situation différente du passé, car alors un changement se produit dans l'organisme, et les habitudes se modifient ; mais ce qui, jusqu'à un certain point, peut expliquer la cause du mal, ne doit pas servir à le justifier entièrement.

Enfance de Nana (1), ses espiègleries font un peu pressentir ce qu'elle deviendra un jour. — Continuation du sentimentalisme de Gouget et de la coquetterie de Gervaise. — Gervaise prend à sa charge la maman Coupeau, sa belle-mère ; bien entendu, cela occasionne dans la famille une foule de querelles de jalousie à cet effet.

Chapitre VI. — La curiosité, la coquetterie, le besoin d'entretenir la sentimentalité du forgeron, font que Gervaise va voir Gouget à son atelier. — Pour se rendre intéressant et lui faire sa cour, Gouget engage une lutte de forge à outrance avec un autre ouvrier, et dans laquelle il reste vainqueur.

La lutte terminée, la visite de l'atelier faite, Gervaise fait à Gouget quelques compliments ; elle

(1) Fille de Gervaise et de Coupeau.

a bien senti que c'était pour elle qu'on a fait tout ce tapage, et elle en est très heureuse, car il paraît que, d'après M. Zola, c'est une manière toute comme une autre, dans le monde des forgerons, de mériter l'estime de sa dame.

Gervaise, par suite du bien-être qui a suivi son changement de position, est devenue un peu gourmande et négligente; d'ailleurs, son mari travaille peu et boit beaucoup; elle profite de la passion de Gouget pour ne pas se presser d'acquitter la dette qu'elle a contractée envers lui.

La mère de Gouget voit tout cela d'un très mauvais œil, et lorsque Gervaise vient lui rapporter le linge, elle lui réclame son argent et lui fait des remontrances.

Gervaise rencontre Virginie, son ancienne ennemie du lavoir; les deux femmes recommencent à se fréquenter; elles s'entretiennent ensemble de leur changement de position. — Virginie est devenue Mme Poisson, son mari est sergent de ville.

Chaque fois que Gervaise revoit Virginie Poisson, elle éprouve malgré elle le besoin de lui parler de Lantier. — Pour chasser les préoccupations que lui cause la pensée de son ancien amant, Gervaise

va voir Gouget tous les vendredis à son atelier ; là, tous les deux savourent dans leur imagination un amour, que personnellement ils n'osent s'avouer. Sans trop vouloir chicaner, à la rigueur, le type sentimental de Gouget peut très bien prêter le flanc à plus d'une critique.

En effet, s'il existe des jeunes gens dont les passions, soit par tempérament, par honnêteté ou par crainte, ne se traduisent que par des aspirations et des sentiments, il en existe d'autres, que la violence de leur amour, ou des habitudes plus relâchées, entraînent à faire bon marché de tous les scrupules pour arriver à la possession de l'objet de leur convoitise.

Or, ce héros d'amour platonique est-il placé convenablement pour le rôle que M. Zola a voulu lui faire jouer ? Est-ce bien dans l'atelier de forge d'un quartier excentrique, au milieu d'ouvriers peu instruits et rendus plus réalistes encore par un travail pénible au sein d'une fournaise, ce qui nécessite le besoin continuel de boire. Est-ce bien parmi cet entourage peu élégiaque de camarades gouailleurs et moqueurs, qu'il fallait imaginer l'homme qui file le parfait amour, et soupire en secret pour le cœur de Gervaise ?

A notre avis, et pour la logique des passions, il eût semblé beaucoup plus simple de prendre pour ce modèle un collégien fraîchement sorti de sa classe, ou encore un jeune homme d'une profession sédentaire, un peu artistique même, et exercée chez ses parents.

Il est vrai que M. Zola a en partie compris le côté faible de cette situation, puisqu'il fait de Gouget un homme de mœurs simples et très attaché au pourpoint de sa mère.

Mais si bien organisé que puisse être un individu sous le rapport du sentiment, est-il possible de se développer ou de se conserver tel, dans un milieu bien plus fait pour en détourner le sens, que pour en exalter le caractère? D'ailleurs, il ne faut pas oublier que Gouget est un grand garçon de 23 à 25 ans, qu'il a dû être mis en apprentissage vers l'âge de 12 ans, et que c'est par conséquent pour lui douze ou treize ans passés au contact d'individus, dont les forces cérébrales absorbées au profit du travail, ou laissées en repos par la fatigue journalière, ne permettent que difficilement l'exercice de l'idéalité, de la contemplation et de la pratique des mœurs romanesques. En de semblables circonstances, les exemples qu'il a eus sous les yeux, ont été

ceux de camarades occupant leurs loisirs par les joies bruyantes et expansives de la table, du jeu et de la bouteille, et il a dû lui-même être tenté de les imiter, ou entraîné malgré lui à en faire autant. Quant à l'amour proprement dit, même avec des intentions honnêtes (ce qui n'est pas plus rare dans cette corporation là qu'ailleurs), il est pratiqué avec des procédés plus francs et qui vont plus directement au but, et ceux des individus qui malheureusement s'engagent dans la passion par de fausses routes, ne s'occupent guère d'imiter Pétrarque.

Enfin, ne chicanons pas trop, et sachons reconnaître que Gouget possède bien dans sa nature de quoi faire un adorateur respectueux des charmes de Gervaise ; mais c'est égal, nous aurions désiré pour lui qu'il eut un physique moins exubérant, et surtout un métier moins rude. Si M. Zola a trouvé vraiment son modèle dans de semblables circonstances, nous ne pouvons que le féliciter, mais lui dire aussi qu'après tout, les exemples doivent en être rares.

IV

Chapitres VII et VIII. — Fête de Gervaise et préoccupation gastronomique à cette occasion. — Virginie apprend à Gervaise qu'elle a vu son ancien amant rôder dans le quartier. Inquiétudes de celle-ci à cet égard; mais Virginie la rassure, et en femme de sergent de ville, elle prend des airs décidés, et lui dit que si Lantier s'avisait de la suivre, elle le ferait empoigner par un agent. — Pendant que l'on prépare le dîner, Coupeau et Poisson, le mari de Virginie, vont prendre un verre chez le distillateur. — Ils se font un peu attendre ; aussi Gouget, qui est du nombre des convives, Gervaise et Virginie, s'en vont tous trois les chercher. — Chemin faisant, on aperçoit Lantier qui dînait paisiblement chez le marchand de vins François; surprise et terreur de Gervaise !

Enfin, on finit par retrouver Coupeau chez un autre distillateur. — Coupeau ayant fini par savoir que Lantier était dans les environs du quartier, se fâche contre Gervaise, et lui dit des paroles très si-

gnificatives, des mots très humiliants; il s'emporte contre Lantier, et dit que s'il le voit, l'un des deux restera sur place ! Cependant on arrive à la boutique de Gervaise et on se met à table.

Tous les convives se mettent à manger, et boivent à qui mieux.

Le repas est émaillé d'incidents, de lazzis et de chansons de toutes sortes, ainsi qu'il arrive dans une semblable fête.

Mais Virginie, qui est sortie un instant, revient tout aussitôt, et raconte bas à l'oreille de Gervaise, qu'elle vient encore de voir Lantier chez le distillateur, lisant le journal.

Malgré cela, les chants et les rires continuent; puis, tout à coup, voilà que l'on aperçoit Lantier de l'autre côté de la rue, sur le trottoir d'en face. Les appréhensions et les mimes des personnes de la société sont tellement manifestes que Coupeau, qui jusqu'alors ne s'était aperçu de rien, se penche un peu et reconnait..... Lantier. Alors il se lève furieux, vocifère, menace, et prend un couteau. En vain Gervaise le supplie, et Virginie lui enlève le couteau, malgré cela il sort sans qu'on ait pu l'en empêcher.

Une fois dans la rue, le grand air le saisit, le fait

presque tomber dans le ruisseau, en voulant se précipiter sur Lantier; mais celui-ci, sans s'émouvoir, s'écarte seulement un peu. Alors les deux hommes s'invectivent, et sont tout près à se jeter l'un sur l'autre. Cependant peu à peu les injures deviennent moins violentes, il y a des marques d'attendrissement; Coupeau veut absolument faire entrer Lantier dans sa boutique, celui-ci se fait bien un peu prier, mais enfin, au bout d'un instant, ils sont assis l'un à côté de l'autre, et en présence de toute la société; l'ancien amant de Gervaise partage avec le mari ce qui reste encore du dîner et du dessert; à partir de ce moment, ils deviennent bons amis.

Jusqu'alors, dans tous les chapitres précédents du livre, il ne s'était rencontré aucune des situations (à part celle de Gouget), qui ne soit à peu de chose près la peinture plus ou moins colorée de la vie réelle.

Par contre, il n'en est pas de même de la situation qui a fourni l'incident dont nous venons de vous donner un extrait.

Où a-t-on vu par exemple qu'un homme tel que Coupeau, puisse oublier, non pas sa dignité — un ivrogne n'en a pas ou la perd —, mais un brutal et jaloux amour-propre excité et entretenu par la bois-

son? Où a-t-on vu par exemple qu'un homme qui épouse une fille séduite et abandonnée, avec deux enfants, qui la prend parce que non-seulement il l'aime, mais encore parce qu'il se sent pris pour elle d'un sentiment de générosité, en la voyant honnête et courageuse dans le malheur; où a-t-on vu qu'un mari placé dans cette situation, en arrive à ce point, de fraterniser avec l'auteur de la chute de sa femme; alors que par le mariage il est venu la réhabiliter d'un passé, dont il ne peut oublier les conséquences; alors que par amour et par abnégation, il s'est engagé à nourrir deux enfants dont il n'est pas le père, et que Gervaise lui a apportés pour toute dot?

Enfin où a-t-on vu, et dites-nous où peut-on rencontrer encore des hommes bâtis sur un pareil modèle?

L'ivrognerie abrutit l'homme, et lui fait perdre le sens moral; dans cet état l'individu oublie ses devoirs, et le respect que l'on doit envers ses semblables. Mais s'il perd la raison lorsqu'il s'agit d'autrui, s'il méconnaît les égards que l'on doit aux autres, il n'oublie pas ce qui a pu le toucher personnellement; au contraire, ses souvenirs et ses ressentiments se révèlent, et prennent de la force avec l'état d'ébriété.

Observez les ivrognes, ils sont jaloux et pointilleux, d'une susceptibilité extrême à leur endroit, un rien les blesse, un rien les vexe ; ils se fâchent facilement.

Il faut, en parlant à un homme ivre, user de tact et d'adresse si vous voulez éviter qu'il ne vous cherche querelle ; et encore, on n'y réussit pas toujours, car il prend les mots à contre-sens ou à double-sens, et croit continuellement qu'on attaque son individualité.

Quand à ménager votre personne, il n'en a pas souci, car il ne craindra nullement de vous jeter à la face toutes les plus mauvaises raisons qui lui viendront dans l'idée.

Des plaintes et des griefs qu'étant à jeun il n'osait dire un mot, parce qu'il ne s'en sentait pas le courage, ou parce que moins surexcité, il consentait à les oublier, la boisson lui donne la force de les dire, et la mémoire pour se les rappeler.

L'homme à jeun tait ses soucis et ses rancunes ; mais vient-il à s'enivrer, toutes les idées qu'il tenait renfermées en lui-même, font tout à coup explosion ; et l'on est souvent surpris de lui entendre faire des révélations et des récriminations, sur des faits que l'on ne connaissait pas ou que l'on croyait de sa part oubliés depuis longtemps.

Aussi le vieux dicton populaire *in vino veritas* est passé en proverbe, car le vin rend l'homme plus expansif, et par là plus en état de moins dissimuler sa véritable nature; car il est aussi moins capable de s'en rendre maître.

Les effets du vin comme nous l'entendons, et comme doit probablement l'entendre aussi M. Zola, ne tendent donc pas à perfectionner l'homme et à le rendre débonnaire et conciliant; au contraire, ils doivent le livrer entièrement à ses instincts égoïstes et personnels, à la jalousie, la haine, la vengeance, la colère, de même que les animaux; car l'homme plus ou moins privé de son libre arbitre par une éclipse de sa raison, leur ressemble en bien des manières.

Dans le silence du cabinet et sur le papier, les savants imaginent des théories, ou font des combinaisons scientifiques, que l'expérience et la pratique contredisent encore assez souvent; mais si ce n'est pour eux-mêmes, le dommage, quand il y en a, n'est pas bien préjudiciable à la société.

Les romanciers, dans ce qui les concerne à leur tour, émettent des combinaisons historiques ou passionnelles, fabriquent de toutes pièces des caractères qui n'ont le plus souvent de réalité, que dans

les replis capricieux de leur imagination fantaisiste.

Mais ici le dommage est bien autrement considérable, car il intéresse la société toute entière, puisque les passions, les vertus et les vices nous appartiennent, et que leurs effets nous touchent personnellement. Il importe donc que les faits qu'on nous présente soient vrais ou réalisables; car, s'ils ne le sont pas, ils nous donnent une fausse idée de la nature humaine, et nous obligent malgré nous à faire des appréciations erronnées sur le compte de nos semblables.

Ce n'est pas tout, et si les caractères qu'on a mis sous nos yeux sortent des limites naturelles et des voies normales tracées par la physiologie des passions, l'homme naturellement porté à imiter ce qu'il voit, voudra s'assimiler ou contrefaire ces caractères; mais comme les facultés cérébrales ne peuvent dans la pratique se prêter, sans faillir, à toutes les combinaisons diaboliques que peut imaginer un auteur en écrivant, il en résultera que ceux qui, consciemment ou inconsciemment, copieront ces caractères, deviendront fous ou criminels, dernières limites d'une intelligence fourvoyée!

Il y a une hygiène de l'âme comme il y a une

hygiène du corps, le tout est de maintenir les facultés dans un juste équilibre. Tels sont les fâcheux effets qui peuvent résulter pour le public que l'on doit instruire et rendre meilleur de la peinture de caractères exagérés ou de combinaisons sentimentales, fausses et impossibles.

Mais revenons à notre critique du caractère de Coupeau. Supposez que dans l'intérieur de son ménage, un inconnu à Gervaise, un étranger ou un camarade d'atelier de Coupeau, se fut introduit dans la maison; admettez qu'à ce nouvel arrivant la dame plut, et qu'il devint entreprenant; d'abord il est clair que pour qu'il réussisse dans ses projets, il faut qu'il n'y ait pas d'antipathie du côté de la dame, et qu'elle se sente le besoin d'un ami ou d'un confident, pour épancher ses peines ou seulement pour satisfaire une fantaisie, un caprice, afin de rompre l'uniformité et passer le temps.

Mais il est clair aussi, que pour que l'intrigue put se développer et continuer à l'insu du mari, ou avec un consentement plus ou moins tacite de sa part, il faut, dans le premier cas, que le mari ne s'aperçoive de rien; et dans le second, qu'il y ait pour lui, en échange de sa tolérance, quelques compensations, quelques satisfactions données à

ses goûts de paresse et d'ivrognerie, par les sacrifices pécuniaires que fera à cet effet l'amant ami de la maison.

Alors, sous ce couvert, un mari ivrogne pourra rester quelque temps sans se douter de la chose, et même lorsqu'il la verra, la bonne amitié simulée de l'amant, et les bénéfices résultant de ce joli trio, amoindriront le dommage et dissiperont sa mauvaise humeur.

Parfois il n'est pas bien sûr que dans certains cas d'ébriété plus accentués qu'à l'ordinaire, des plaintes et des reproches ne viendront pas tout à coup faire explosion ; mais comme nous ne voulons pas créer des objections à plaisir, et que nous ne demandons pas mieux que de marcher avec l'auteur, là où nous pouvons à peu près raisonnablement le suivre, nous dirons donc qu'il est fort possible qu'un ivrogne placé dans cette situation, et, par suite de son abaissement moral, s'accoutume fort bien à cette existence peu digne de mari trompé.

Mais, dans le ménage Coupeau, les choses peuvent-elles se passer ainsi ? Nullement !

D'abord, Lantier n'est pas un inconnu, une table rase sur laquelle n'apparaît aucune aspérité, aucun défaut. C'est un homme contre lequel des préventions

justifiées existent; qui est venu bien avant le mari prendre des avantages dont celui-ci aurait bien voulu avoir les prémices, et, de plus, qui, en le devançant, lui a légué des signes vivants qui ne peuvent s'effacer de la mémoire.

Lantier, est-ce un homme dont un ménage peut bénéficier, et qui puisse, comme on dit vulgairement, aider à faire bouillir la marmite? Aucunement, car c'est un parasite qui vit aux dépens de tout le monde.

Eh bien! c'est cet homme, qu'un mari, avec raison courroucé par la jalousie, aperçoit et veut éventrer, puis, tout à coup, et comme par enchantement, s'adoucit, le traite en ami, et le force pour ainsi dire à entrer dans la maison, et à s'asseoir auprès de sa femme; mais ce n'est pas tout, et comme s'il craignait de n'avoir pas encore assez fait, ce même mari réconcilie sa femme avec son amant, en termes pathétiques d'homme pris de boisson, est-ce croyable?

Il ne faut pas s'y tromper, en toutes choses il y a des limites, même dans l'abjection; et ce n'est pas parce que celle-là nous paraît plus forte que les autres qu'elle soulève notre pudeur, et que nous nous récrions; loin de là, car dans les replis du

cœur humain et dans les égoûts du vice, il existe des abjections autrement viles et plus repoussantes encore, mais celles-là ont le triste avantage au moins d'être malheureusement trop réelles !

Il y aurait encore beautoup de choses à dire pour réfuter la possibilité d'une pareille situation ; mais nous nous en tiendrons à ce que nous avons dit précédemment, en résumant la discussion dans les six chefs de discussion suivants :

1° Coupeau ne pouvait avoir aucune sympathie pour l'individu qui, le premier avant lui, avait eu l'avantage de posséder sa femme, alors qu'elle était jeune fille et pure ;

2° Coupeau ne pouvait avoir aucun intérêt à rechercher l'affection de Lantier, ainsi que cela aurait pu avoir lieu, lorsque le séducteur est un tuteur, ou un simple particulier puissant et riche, qui ne peut ni ne veut conserver la personne, objet de la séduction ; mais qui, avant de l'abandonner, la dote, la marie, et voire même continue à la protéger, en fréquentant de près ou de loin le jeune ménage. Or, ici, nous sommes bien éloignés de cette situation, puisque nous l'avons déjà dit, Lantier n'est qu'un malheureux, un parasite, dont il est impossible de tirer aucun profit ;

3° Que la personnalité de Lantier n'est pas à mettre en parallèle ou à identifier avec celle d'un individu qui s'est fait le commensal d'un intérieur pour en séduire la femme ; et non plus également à comparer avec celle d'un ami amené dans le domicile conjugal par le mari lui-même ; soit qu'il y ait de sa part ignorance de l'intention criminelle, ou soit qu'il y ait intérêt à vouloir sciemment fermer les yeux ; car il est naturel de recevoir chez soi un individu contre lequel il n'existe aucune prévention, mais il est sans précédent que l'on veuille risquer de se faire tromper précisément par celui qu'il est naturel de supposer dûment capable de le faire, puisque, entre un homme et une femme, le souvenir des premières amours rarement ne s'efface ;

4° Que Coupeau, bien qu'ayant des habitudes d'ivrognerie, n'en était pas encore arrivé à ce point d'avoir des hallucinations, et de se tromper sur l'identité des personnes, et transformer ainsi subitement en un ami, celui qui ne pouvait être que son ennemi naturel ;

5° Puisque Lantier était l'ennemi né de Coupeau, celui-ci ne pouvait avoir que du ressentiment pour lui ; or, l'effet de la boisson étant d'exalter les pas-

sions dépressives, telles que la jalousie et la haine, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Coupeau, mis en présence de Lantier, ne pouvait faire autre chose que de tomber sur lui, ou s'il était, malgré cela, d'un caractère exceptionnellement débonnaire, au moins de le tenir respectueusement à distance ;

6° Et comme conclusion de ce qui précède, c'est que la situation respective de ces deux hommes, imaginée par M. Zola, quoique ne manquant pas d'originalité, nous paraît sortir de la gamme passionnelle, et, par conséquent, difficile à comprendre.

La fiction Coupeau-Lantier admise, l'amant choyé par le mari, à partir de cet instant, la logique naturelle de ce monde sans principes reprend fatalement son cours.

Gervaise s'accommode très bien de ce trio, et il ne pouvait en être autrement. La vue de l'homme qui, le premier, a murmuré des mots d'amour à l'oreille d'une jeune fille, est souvent loin de lui paraître désagréable, même malgré le cas d'un lâche abandon. L'âge mûr aime les ressouvenances de la jeunesse ; on ne se remémore que les situations douces et poétiques, pour laisser dans l'ombre les amères et les soucis. C'est cet égarement du cœur

qui fait que bien des femmes, pour se distraire des ennuis du ménage, ou pour se venger de leurs maris, ne se font aucun scrupule d'aller retrouver un ancien amant, et de pousser l'audace jusqu'à le faire accepter du mari pour fournisseur, marchand de vins, tailleur, cordonnier, etc. Mais, dans tous les cas, il est à remarquer que ce n'est jamais par la volonté directe du mari que cela a lieu, mais bien par l'intervention de la femme, et toujours en donnant le change à celui-ci sur l'identité de l'individu. Arrêtons-nous de peur de ressasser les preuves, et reprenons le cours des événements.

Lantier, une fois installé dans la maison Coupeau, se met d'accord avec tout le voisinage; sa principale occupation est de se livrer à ses goûts de lovelace et de parasite. Le sentimental Gouget, entrant un jour dans la boutique de Gervaise, surprend Lantier cherchant à prendre sur elle des privautés significatives; embarras de Gervaise à cet égard pour expliquer à Gouget comment est venue la chose. Elle se disculpe de son mieux afin de ne pas amoindrir le prestige qu'elle possède aux yeux du forgeron, car elle craindrait peut-être de voir s'envoler un amour tout spirituel, qu'elle peut entretenir avec beaucoup plus d'avantage que lui; car,

pour elle, il lui est facile de trouver dans son intérieur les compensations qui manquent, et qui seules peuvent rendre cet amour complet. Est-ce par vertu, par égoïsme ou par coquetterie, qui fait que certaines natures procèdent de cette manière ? C'est ce que nous ne voulons pas discuter ici, mais néanmoins ce qui peut donner bien à réfléchir.

Comme il arrive toujours en pareille circonstance, cette situation enflamme Gouget de plus en plus, et si bien, qu'il sort de son caractère réservé, et qu'il propose à Gervaise de l'enlever et de quitter la France avec elle. Mais Gervaise s'indigne, proteste de sa vertu de femme mariée, de sa position de mère de famille ; enfin, après un instant d'une douce lutte, Gouget finit par l'embrasser.

Coupeau et Lantier vont continuellement ensemble faire des noces chez les marchands de vins. Un jour au cabaret, Lantier, profitant d'une scène de désordre amenée par l'ivresse, et où Coupeau ainsi que d'autres se trouvaient compris, s'échappe et va retrouver Gervaise qui est en train de s'ennuyer beaucoup. Il lui propose de l'emmener au café concert, elle accepte.

Chemin faisant, on s'informe de ce qu'est devenu Coupeau, mais personne ne le sait.

Ils reviennent ensemble du café concert et en entrant chez elle, Gervaise aperçoit Coupeau tombé de son lit à terre, et vautré dans ses ordures; impossible à la blanchisseuse de coucher dans cette chambre, c'est pourquoi elle va partager celle de Lantier.

V

Chapitre IX. — Cancans de la mère Coupeau dans tout le voisinage sur la conduite de Gervaise, mais celle-ci sait imposer silence à sa mère. — La maman Coupeau, blessée à vif, se venge à sa manière en faisant à Gouget des révélations sur la conduite de Gervaise. La mère de Gouget, mécontente de Gervaise, lui fait des remontrances et lui retire sa pratique pour le blanchissage.

Tous ces incidents causent beaucoup de peine à Gouget, il en a le cœur brisé; malgré cela, ayant trouvé le moyen d'être seul un instant avec Gervaise, il lui fait la remise de l'argent qu'il lui avait prêté pour son installation. — L'établissement de Gervaise périclite de plus en plus. — Connivence entre Lantier et Virginie Poisson pour supplanter Gervaise et lui prendre sa boutique.

La mère Coupeau meurt; cet incident sert de prétexte à des scènes par trop réalistes, et très peu dignes d'inspirer le respect de la mort.

Chapitre X. — La famille Coupeau ayant déménagé de leur boutique, les époux Poisson s'y ins-

tallent. — Lantier, qui logeait chez Coupeau, a trouvé moyen de ne pas se déplacer, et demeure maintenant avec les époux Poisson, ce qui cause du scandale dans tout le voisinage.

Nana, la fille à Gervaise, fait sa première communion; à ce sujet sa coquetterie se fait remarquer.

Appréciation brutale du père Coupeau sur cette cérémonie; réplique par trop bien sentie de l'enfant.

A l'église, Coupeau éprouve une très grande émotion, il répand des larmes de vin.

A propos de cette cérémonie et du déménagement de Gervaise, on pend la crémaillère chez les époux Poisson.

Nana est mise en apprentissage chez une fleuriste.

Gervaise devient de jour en jour, de plus en plus gourmande et paresseuse, elle néglige son travail.

Coupeau s'adonne avec force à l'ivrognerie.

Gervaise se démoralise, elle en est arrivée au point de désirer que le père Bazouge, son voisin le croque-mort, l'emporte au cimetière.

Jusqu'à cet endroit du chapitre, rien encore ne s'est trouvé de nature à choquer le plus vulgaire

sens commun, ou la logique ordinaire des mœurs débraillées du monde de l'*Assommoir ;* mais arrivé là, l'auteur y a cru devoir placer une scène tellement sauvage et contre nature, qu'elle soulève le cœur d'indignation, et notez bien, avec autant plus de force, qu'il est impossible de la comprendre et de la justifier.

Voici le fait :

Un voisin de Gervaise, Bijard, ouvrier serrurier, homme abruti par la boisson, a causé la mort de sa femme par suite des mauvais traitements qu'il lui a fait endurer.

Il est resté veuf avec trois enfants : un petit garçon de trois ans, une petite fille de cinq ans, et une autre de huit ans, la petite Lalie. Cette enfant est d'une intelligence rare pour son âge, car c'est elle qui, devenue une seconde mère et la providence de la maison, soigne les autres enfants, fait la cuisine, et entretient le ménage.

Cependant, on ne sait trop pourquoi, car cette petite Lalie est un vrai modèle de soumission et de résignation dans la tâche qu'elle s'est imposée et qu'elle accepte avec joie, on ne sait vraiment pour quel motif, le père Bijard l'assomme de coups et lui fait subir toutes sortes de mauvais traitements.

Mais le tableau que nous pourrions faire des sévices endurés par cette petite fille serait peut-être incomplet, en ne donnant qu'imparfaitement une idée de la méchanceté de cet homme ; aussi, nous aimons mieux laisser la parole entièrement à l'auteur.

« Depuis que le père Bijard avait tué sa bour-
« geoise d'un coup de pied dans le ventre, Lalie
« s'était faite la petite mère de tout ce monde.
« Sans rien dire d'elle-même, elle tenait la place de
« la morte, cela au point que sa bête brute de
« père, pour compléter sans doute la ressemblance,
« assommait aujourd'hui la fille comme il avait
« assommé la maman autrefois. Quand il revenait
« soûl, il lui fallait des femmes à massacrer. Il ne
« s'apercevait seulement pas que Lalie était toute
« petite ; il n'aurait pas tapé plus fort sur une
« vieille peau. D'une claque il lui couvrait la
« figure entière, et la chair avait encore tant de
« délicatesse, que les cinq doigts restaient marqués
« pendant deux jours. C'étaient des tripotées in-
« dignes, des trépignées pour un oui, pour un non,
« un loup enragé tombant sur un pauvre petit chat
« craintif et calin, maigre à faire pleurer, et qui
« recevait ça avec ses beaux yeux résignés, sans se

« plaindre. Non, jamais Lalie ne se révoltait. Elle « pliait un peu le cou pour protéger son visage ; elle « se retenait de crier afin de ne pas révolutionner « la maison. Puis, quand le père était las de l'en- « voyer promener à coups de soulier aux quatre « coins de la pièce, elle attendait d'avoir la force « de se ramasser, et elle se remettait au travail, débar- « bouillait ses enfants, faisait la soupe, ne laissait « pas un grain de poussière sur les meubles. Ça « rentrait dans sa tâche de tous les jours d'être « battue. »

Après avoir lu ce passage, il est tout naturel de se demander quelle est la cause qui a pu pousser Bijard à maltraiter ainsi une enfant qui lui était devenue si indispensable ? Or, on a beau se torturer l'esprit pour la chercher, on ne la trouve pas, puisque d'ailleurs on ne peut rien reprocher à l'enfant, si ce n'est d'être un petit phénomène de raison et de bonté beaucoup trop au-dessus de son âge. Mais si l'auteur, dans l'histoire de cette famille, a trouvé, pour son propre compte, un motif suffisant pour expliquer la conduite étrange du père Bijard, il a oublié de nous le faire connaître ; car l'abrutissement causé par l'abus des boissons alcooliques, n'a pu suffire, à notre avis, pour engendrer, dans

les circonstances où nous sommes, un tel monstre, et produire de pareilles anomalies.

N'en déplaise à M. Zola, et nous sommes fâché de le dire, mais son personnage est encore une des créations fictives engendrées par la richesse de son imagination; heureusement, que dans la nature il ne s'en rencontre pas, malgré qu'il en existe d'autres qui ne valent guère mieux; mais, en somme, cette variété est encore inconnue; essayons de le prouver.

Entre les divers individus qui composent l'espèce humaine, on remarque des sympathies qui donnent lieu de croire à l'existence d'un fluide nerveux, vital, attractif ou répulsif circulant dans l'organisme.

Abstraction faite, et en dehors de toutes les conditions et les circonstances nécessaires pour obéir aux vœux de la nature, il est certain qu'il existe entre les sexes dissemblables, des affinités plus fatales et plus constantes qu'entre les sexes semblables. Serait-ce qu'il existe dans la physique animale comme dans la physique inorganique ou atmosphérique deux électricités qui s'attirent et tendent toujours à se combiner? C'est ce que nous ne chercherons pas à approfondir; mais, dans tous les cas, c'est ce

qui pourrait très bien servir à donner l'explication de certains faits psychologiques et moraux d'antipathie et de sympathie, qui se reproduisent tous les jours, et qu'il serait difficile d'expliquer d'une autre manière.

En effet, on remarque :

Qu'un homme manifeste toujours une condescendance plus grande pour une femme ou une jeune fille, que pour un homme ou un garçon.

Que sa manière de parler, que ses procédés, sont bien différents avec les premiers qu'avec les seconds.

Que la femme est moins respectueuse et moins bienveillante à l'égard d'une autre femme ou d'une jeune fille; tandis qu'au contraire, elle semble mieux disposée et plus affable vis-à-vis d'un homme ou d'un jeune garçon.

Que dans l'intérieur des familles et dans les discussions qui y surgissent, à cause des enfants, le père prend le plus souvent le parti de sa fille, tandis que la mère excuse facilement et soutient son garçon.

Le père et la fille se ligueront facilement contre la mère, ensemble la mère et le fils feront bon marché de l'autorité du père.

Une fille élevée dans la paresse ou tolérée dans ses volontés, l'est généralement par la faiblesse de son père.

Un mauvais sujet, un vaurien, est le résultat, pour la moitié au moins, des tendresses aveugles et inintelligentes de sa mère.

Dans tout cela, il existe de nombreuses exceptions, et il est évident que, lorsqu'une raison éclairée guide les actes, tous ces travers de l'esprit et du cœur n'ont pas lieu ; mais, comme le plus souvent ce sont toujours les instincts qui l'emportent sur l'intelligence, la majeure partie des individus restent donc sous l'influence complète des attractions primitives.

En appliquant ces données au cas qui nous occupe, il est clair que Bijard, homme illettré, ne peut que suivre ses instincts naturels, et avoir une condescendance plus grande pour ses filles que pour son garçon : puis, dans le cas d'une préférence entre ses deux filles, il était logique que le choix dut l'emporter en faveur de la fille aînée, dont il n'a pas eu à se plaindre, et qui lui est devenue si indispensable.

Dans les conditions présentes où nous sommes ici placés, l'abrutissement causé par la boisson ne

peut rien changer à la chose, puisque, par le fait même de cet abrutissement, Bijard se trouve replacé de plus en plus sous l'empire des influences innées et inconscientes.

Hors donc, pendant le cas d'une explosion subite de méchanceté, Bijard devait naturellement se porter à des sévices sur son garçon, mais épargner sa fille.

Si le vin rend l'homme méchant, querelleur et très enclin à faire éclater d'anciens ressentiments et d'anciennes haines, il faut dire aussi que, hors les cas de folie, l'ivrogne ne crée pas toujours spontanément un sujet de dispute, car ce sujet de dispute peut exister dans la mémoire et alors le vin le lui rappelle, ou encore ce sujet est fourni par les taquineries et les résistances de ceux qui l'environnent, et on sait qu'il peut dépendre beaucoup du tact de ceux qui sont avec lui, d'apaiser son caractère ou d'exalter sa fureur.

Dans tous les cas, il est bon de remarquer que les violences d'un homme pris de boisson ont toujours lieu sur un autre homme, ou bien sur sa femme légitime, sa maîtresse, bien rarement sur sa fille, et encore ces derniers sont-ils des individus adultes ; enfin, hors le cas de folie, jamais sur de petits en-

fants; l'innocence, par sa faiblesse même, semble avoir, auprès des brutes, le don de protection.

Le fait d'un ivrogne d'avoir massacré sa femme, n'implique pas qu'il dut en faire autant à sa petite fille, parce qu'elle aussi est destinée à devenir femme à son tour, ainsi que prétend l'insinuer M. Zola ?

Entre deux individus adultes, entre le mari et la femme, les motifs de dissensions et de résistances peuvent être tellement fréquents et variés, qu'il n'y a rien que de très ordinaire, nous pourrions presque dire que de très naturel, à ce qu'un homme, ivre de vin, s'exaspérât et se portât à la violence.

Mais à l'égard d'une pauvre enfant, qui est la bonté même et qui n'a donné aucun sujet de plaintes, est-ce possible ?

Pourtant, il n'est quelquefois que trop vrai à dire, qu'il existe malheureusement des parents assez cruels pour torturer leurs enfants; mais il importe d'examiner dans quelles conditions les faits se produisent.

D'abord, en consultant les annales de la cour d'assises, on ne trouve que peu ou point d'hommes veufs maltraitant leurs filles.

Il en est de même des femmes veuves, car on les

voit toujours pleines de tendresse pour leurs garçons.

En d'autres circonstances, quand les sévices ont lieu, c'est toujours sur des sexes semblables.

Puis, quand les tortures frappent indistinctement un garçon ou une fille, c'est un couple qui l'accomplit, le mari et la femme parfaitement d'accord, ou bien l'un des deux subissant l'influence de l'autre, mais malgré cela toujours unis pour martyriser un enfant.

Enfin, quoiqu'il en soit dans l'accomplissement de ces actes, il y a toujours une logique; elle est fausse et barbare, c'est fort possible, mais enfin il y en a une.

Lorsque ces bourreaux d'enfants sont appelés devant la justice pour rendre compte de leur conduite, les raisons qu'ils donnent sont plus ou moins bonnes ou mauvaises; mais, dans toutes ces allégations, les magistrats peuvent facilement distinguer, entre les motifs invoqués pour l'excuse, ceux qui sont faux dont on parle, et ceux qui sont cachés mais vrais, dont on ne dit rien, et qui sont la véritable cause de ces antipathies.

Voici les principales causes qui font qu'un enfant, en dehors des petites infractions ordinaires à la jeu-

nesse, subit d'une manière inexplicable ou plutôt non-avouable, les mauvais traitements de ses parents.

Les parents maltraitent un enfant, parce que celui-ci présente à leurs yeux ignorants, des aptitudes et des goûts qui leur paraissent ou vicieux ou anormaux, et que chez eux il leur manque la tendresse et l'intelligence nécessaires pour les souffrir et les diriger.

Les parents maltraitent un enfant, parce que celui-ci étant au physique ou au moral disgrâcié de la nature, estropié ou imbécile, il leur manque la bonté et la raison nécessaires pour comprendre ces malheurs ; de plus, par crainte de faire les sacrifices utiles pour le guérir, ils préfèrent beaucoup mieux le séquestrer au fond d'un réduit malsain et par là le faire périr ou le jeter ainsi dans l'oubli.

Les parents ont une antipathie pour un enfant, parce que celui-ci a eu le malheur de venir au monde dans un moment précaire, et que cet événement a fait augmenter la gêne et la misère dans la maison, ou encore, que la venue de cet enfant dérange des plans concertés et convenus d'avance ; toutes choses auxquelles ses père et mère ne peuvent ni se conformer ni se résigner.

Un père n'aime point son enfant, parce que dans sa pensée intime, il le croit le fruit d'un commerce adultérin, et que d'ailleurs, les traits ou les manières de l'enfant lui paraissent justifier ces présomptions.

Un homme n'aime pas quelquefois l'enfant dont il n'est que le beau-père ou le père adoptif, car si cet homme a un caractère jaloux et ombrageux, il peut s'imaginer, à tort ou à raison, que cet enfant lui dérobe une partie de l'amitié de sa mère, ce qui devient une cause continuelle de discorde dans l'intérieur du ménage.

Lorsqu'une femme épouse un homme veuf avec deux enfants, s'il y a un garçon et une fille, le garçon aura des probabilités pour avoir l'amitié complète de sa belle-mère ; quant à la fille, elle courra grand risque, surtout en grandissant, d'être considérée comme une rivale, non-seulement dans l'amitié du mari, mais à propos de beaucoup d'autres sujets tels que pour la grâce, la parure, l'élégance, etc., et, par ces motifs, d'être ainsi on ne peut plus détestée.

Une femme prend de l'aversion pour un enfant, quand la naissance de cet enfant est le fruit d'un mariage sans inclinations, avec un homme qu'on subit plutôt qu'on ne l'aime.

Une femme prend encore de l'aversion pour un enfant, quand sa naissance a été le résultat de la séduction, d'une surprise, d'une violence, et que d'ailleurs cette femme a été abandonnée, et que le tout est devenu pour elle une cause de honte, de misères et de chagrins.

Il arrive quelquefois qu'un enfant est détesté par sa mère, lorsque la conception de celui-ci a été pour elle une cause physique de souffrances et d'altération de la santé.

Enfin, il existe à la vérité des exemples encore assez fréquents d'hommes et de femmes qui n'aiment aucunement les enfants ; mais alors ils sont indifférents pour eux, ils les détestent instinctivement, sans avoir égard au sexe ; ils évitent d'en avoir, ou s'en débarrassent le plus promptement possible ; ce sont des natures bizarres, incomplètes, chez lesquelles il y a une case de vide dans le cerveau.

Notons bien, et cela est consolant pour le bonheur de l'humanité, que même dans toutes les conditions plus ou moins désavantageuses que nous venons d'énumérer, il existe des parents qui semblent chérir leurs enfants en raison même des souffrances qu'ils leur causent, la raison en est simple ;

c'est parce que ceux-ci sont bons, justes et intelligents; quant aux parents qui n'ont pas ces qualités, il faut néanmoins leur tenir compte des conditions que nous avons mentionnées, comme des circonstances qui atténuent le mal, et qui expliquent des anomalies qui, sans cela, deviennent impossibles à comprendre de prime-abord.

Eh bien! selon nous, Bijard ne trouve sa place dans aucune des conditions que nous venons de passer en revue; et d'ailleurs, l'auteur n'indique rien qui puisse donner la justification de ce caractère cruel (1).

Resterait maintenant à expliquer les actes de ce forcené en les attribuant à la folie; mais la folie

(1) Le lecteur aura trouvé un peu naïve sans doute, cette conclusion de notre part: « Bijard ne peut trouver sa place », puisque en parlant des anomalies du caractère de certains parents, nous nous sommes occupés des femmes aussi bien que des hommes, alors que, pour le cas présent, nous aurions dû ne parler que de ce qui concerne ces derniers. Cette maniere de procéder, qui de prime-abord a pu paraître contraire à la logique, n'a été suivie que pour mieux montrer au lecteur la question sur toutes les faces, et dans toutes ses phases intimes; et enfin, faire voir que malgre les formes les plus différentes, les motifs les plus divers, l'intensité plus ou moins grande des sévices se ressent presque toujours de la ressemblance ou de la dissemblance des sexes.

n'est le plus souvent que la traduction désordonnée d'une passion instinctive, affective ou intellectuelle, dont les éléments, préexistant déjà chez l'individu, arrivent, par suite de causes très variées, à se résumer en une idée fixe. Telle est la monomanie.

Mais Bijard ne présente aucunement les symptômes de la monomanie, car chez lui la violence ne se traduit pas par une explosion subite, spontanée et terrible, venant à la suite d'habitudes rêveuses, taciturnes, de soupçons ombrageux, de recherches de la solitude ; non ? car ses violences sont devenues habituelles et continues, et n'ont aucune cause physique et morale.

Ce n'est pas non plus sous l'empire de la manie que Bijard accomplit ses actes de férocité ; puisqu'il n'a pas présenté les symptômes nécessaires de la période d'incubation de cette maladie ; et puis, dans cet état, les actes répréhensibles se manifestent encore d'une manière spontanée, et après avoir fait preuve en d'autres instants sur la personne qui en est l'objet, de sentiments très opposés, de marques touchantes de tendresse et d'amitié ; or les mauvais traitements que la petite Lalie endure sans motifs, se reproduisent journellement. Est-ce la folie ébrieuse, le *Delirium tremens*, qui

est la cause des fureurs de Bijard ? pas le moins du monde ; car sans quoi nous aurions vu Bijard après les accès de violences et les vociférations, se rouler à terre et trembler de tous ses membres.

Sous l'empire de n'importe laquelle de ces formes de folies, soit alcooliques ou non, Bijard pouvait avoir des hallucinations, et dans cet état voir à son insu son enfant se transformer en un objet de répulsion ou d'épouvante, c'est ce qui aurait pu expliquer ses violences ; mais comme nous avons démontré d'une manière assez péremtoire, que Bijard n'était pas sous l'influence d'une maladie mentale, cette conclusion de fait exclut le cas impossible de l'hallucination ; et d'ailleurs, si M. Zola nous représente Bijard comme un homme méchant et ivrogne, il ne nous dit rien du reste qui puisse laisser à supposer l'insanité de son esprit.

En résumé, par tout ce qui précède, nous avons fait voir que le caractère singulier de Bijard ne peut trouver place dans aucune des conditions possibles, normales ou anormales de l'évolution des passions ; aussi, nous n'hésitons pas à le dire : c'est que la personnalité du massacreur Bijard, comme faite à plaisir pour émotionner le lecteur, nous paraît tout à fait invraisemblable.

Après cet incident, le chapitre X se continue en racontant l'effet des boissons alcooliques sur Coupeau ; nous y voyons qu'il tombe malade à la suite d'un refroidissement, on le conduit à l'hôpital, là, les médecins reconnaissent le vrai mal dont il est atteint ; aussi on le transporte à l'asile Sainte-Anne. Gervaise va souvent voir son mari à l'hospice, et comme il est un peu rétabli, elle le ramène chez elle. Le ménage continue à se gâter. — Gervaise, à la recherche de son mari qui doit la mener au Cirque, le retrouve dans un cabaret au milieu d'autres ivrognes, elle boit avec eux, et finit par rentrer totalement ivre à la maison.

VI

Chapitre XI. — Nana se fait remarquer par sa coquetterie. — Elle aime beaucoup à flâner dans la rue avec ses camarades. — Son père la rencontre, et la reconduit à la maison à coups de pieds dans les reins.

Elle fait la connaissance d'un vieux monsieur de très bonne mine ; mais son père et sa mère qui s'aperçoivent de toutes ces intrigues, lui flanquent de temps à autre des raclées.

Gervaise et Coupeau tombent tout à fait dans la crapule. — Nana se sauve de la maison paternelle. Lantier, qui vivait en parasite aux dépens du ménage Coupeau, voyant que là il n'y a plus rien à faire, s'installe dès à présent chez les époux Poisson. Coupeau finit par retrouver sa fille dans un bal, et la ramène à la maison ; mais la petite, au bout de douze jours, s'enfuit encore une fois.

De temps en temps elle vient voir ses parents parée de robes à falbalas.

Il survient des scènes où la mère et la fille se reprochent mutuellement leur conduite.

On raconte que l'on a vu Nana se promener en voiture, Gervaise tacitement l'approuve, et Coupeau engage sa femme à l'imiter; et sur ce le chapitre XI se termine.

Tous les paragraphes contenus dans ce dernier chapitre sont pleins d'incidents et de détails assez réels, pour qu'à la rigueur on puisse les retrouver dans les mœurs de la vie crapuleuse; mais ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, si dans le cours du roman les détails sont pris sur le vif, il n'en est pas de même de l'ensemble des situations, qui, au point de vue du vrai, laissent selon nous beaucoup à désirer; en voici particulièrement une sur laquelle nous prions le lecteur de porter son attention.

Nous avons vu Nana, la fille de Gervaise, à peine sortie d'apprentissage faire la connaissance d'un vieux monsieur; puis elle se sauve de la maison, et son père finit par la rattraper dans un bal en compagnie d'un jeune godelureau; il la ramène au logis, mais au bout de douze jours, elle s'enfuit encore.

De temps à autre on la voit avec des robes à falbalas, et on la rencontre en voiture, ce qui prouve tout simplement et ce qui est clair pour

tout le monde, que Nana, depuis la connaissance du vieux monsieur, fait un trafic de ses charmes, subissant les fluctuations qui accompagnent la pratique de ce métier.

Or, l'auteur ne nous a donné précisément ni l'âge de la jeune fille à son point de départ, et encore moins le temps qu'il a fallu pour arriver à ce résultat.

En supposant que les premiers débuts de Nana eurent lieu vers l'âge de quinze ans, et en admettant une ou deux années, temps beaucoup plus long que l'auteur, d'après ses récits, peut le faire présumer, et selon la rapidité des événements, on arrive à cette conclusion désolante : c'est que M. Zola, sans aucunes des prémices qui se rencontrent presque sans exception, chez toutes les femmes qui se perdent, M. Zola place de suite une fille de seize à dix-sept ans d'emblée dans la prostitution.

Est-ce bien ainsi que se fait la marche du vice?

Est-ce bien ainsi qu'une jeune fille, sans transition préalable, passe subitement de l'innocence au dévergondage, de la vierge à la prostituée?

Chez la petite ouvrière de Paris, qui demeure

chez ses parents, et quoique travaillant en atelier, la chose nous paraît difficile à croire.

Cela pourrait se comprendre d'une fille de la province, venue à Paris pour y chercher une condition et qui, n'en trouvant pas, sans parents, sans amis, à bout de ressources, n'y rencontre que la misère, qu'elle ne peut conjurer que par le sacrifice de son honneur!

On le comprendrait encore pour une fille sans expérience de la ville, et qui, venue à Paris pour y trouver une place, au lieu d'entrer chez des bourgeois honnêtes, s'est trouvée sans le savoir dans une maison mal famée.

On le comprendrait également pour une jeune fille que des proxénètes ont pervertie et plongée dans le vice, dans l'intérêt de leur ignoble métier!

Mais chez la Parisienne, la route du déshonneur se fait-elle de la même manière?

A moins d'une exception dont M. Zola n'a pas voulu nous donner la clef, l'origine de la perdition des filles, le plus généralement commence par un premier amour, suivi d'une séduction et terminé par un abandon.

Dans le cas où une jeune fille est surprise et séduite par un homme d'âge, il n'est pas rare,

malgré cela, de lui voir préférer un jeune homme qu'elle aime discrètement et auquel elle s'attache.

Mais lorsqu'une femme, par suite de circonstances malheureuses, n'a pu s'attacher l'homme d'un premier amour; à partir de ce moment, elle erre quelquefois bien longtemps sans trouver sa voie, et sans pouvoir se fixer à quelqu'un; c'est alors que de déceptions en déceptions, elle finit par jeter son bonnet par-dessus les moulins, et se lancer effrontément dans la prostitution.

Toutefois, ceci n'a lieu que pour les femmes vicieuses, et qui possèdent à leur avoir, séparément ou ensemble, trois défauts caractéristiques bien connus, savoir : paresse, gourmandise et besoin de luxe ; car ce serait se tromper étrangement, que de croire que c'est pour l'amour, que les femmes se jettent dans la débauche ; elles débutent par là, il est vrai, mais ce sont les trois passions que nous avons nommées qui les y entraînent, et les y plongent pour toujours.

Heureusement, toutes les filles séduites n'en arrivent pas à ces extrémités; car la plupart, éclairées par l'expérience, se tiennent sur leurs gardes, finissent par trouver un honnête homme qui les épouse,

et elles deviennent souvent de bonnes ménagères et de bonnes mères de familles.

Il doit être bien entendu ici, que nous n'avons voulu parler que de filles placées dans des conditions mauvaises d'éducation, élevées par des parents trop faibles, et qui eux-mêmes ne sont pas exempts de reproches; mais qu'il n'y a aucun parallèle à établir entre celles-là et les jeunes filles sages et modestes, que des parents honnêtes dirigent dans le sentier du bien.

Rappelons aussi, que nous ne voulons discuter ici sur le possible ou sur l'exagéré, qu'en nous plaçant toujours au point de vue pratique des mœurs de l'*Assommoir*.

Quoiqu'il en soit, que l'on remonte à l'origine des actions de toutes les filles perdues, et vous retrouverez chez elles aussi bien que chez toutes les femmes en général, la naissance d'une affection ou d'un rudiment d'affection, car l'attachement, le désir de posséder quelqu'un et d'appartenir à quelqu'un, le besoin de fixité, d'un appui, la crainte de l'isolement, les goûts d'intérieur sont tellement prononcés chez la plupart, qu'à travers la mobilité de leur caractère, et les inconséquences qui en sont la suite, la possession exclusive de

l'objet quelles aiment ou qu'elles croient capables de leur assurer un sort, est le souci de toute leur vie.

Comment se fait-il que M. Zola ait méconnu, ou plutôt ait laissé dans l'ombre, par un stratagème de romancier, des principes qui sont comme une loi naturelle au cœur de la femme? C'est un secret qui lui appartient.

Nana, par l'appât du luxe et de la vie facile, se livrant d'un premier bond à un vieillard, et cela sans avoir eu un premier amour, où l'ensemble d'une passion plus proportionnée à son âge, nous paraît singulière!

Nana quittant un individu pour en reprendre un autre, avec des durées qui paraissent être d'une semaine, quinze jours, un mois au plus, ainsi qu'une hétaïre cataloguée pourrait le faire, — ne trouvez-vous pas, chers lecteurs, que le passage de l'innocence au libertinage s'est accompli par un saut vraiment trop rapide? Car, en vérité, on ne peut pas mettre au compte de Nana, et appeler premier amour, les gamineries et les privautés qui avaient lieu entre filles et garçons du même âge, enfants du même quartier; d'ailleurs, M. Zola a bien soin de nous le dire, « ça n'allait pas

« plus loin, elles avaient trop de vice pour faire une « bêtise sans le savoir. »

On ne nous dit pas non plus que Nana fut sous l'influence d'une affection hystériforme.

On ne peut pas arguer que les parents de Nana lui aient donné primitivement l'exemple de cette forme du vice : l'une par ses faiblesses et son apathie, l'autre par sa passion de boire, ont bien pu laisser à leur fille trop d'abandon et trop de liberté; mais ils étaient eux-mêmes incapables, de prime-abord, de lui conseiller de faire pareille chose ; et d'ailleurs, ils n'en ont jamais profité.

Gervaise ne s'est perdue que par le cœur, et sans l'ivresse de son mari, elle serait restée dans la bonne voie. Quant à Coupeau, il a prouvé qu'il y avait du bon chez-lui, puisqu'il a passé l'éponge sur les antécédents de sa femme, et qu'il l'a réhabilitée en se mariant avec elle.

Nana n'était donc dans aucune des conditions, qui font échapper une jeune fille à l'influence si douce de la venue d'un premier amour; par conséquent, ce caractère est une véritable trouvaille faite dans les sujets propres aux études de mœurs, mais que nous nous permettrons de révoquer en doute !

VII

Chapitre XII. — Gervaise tombe de plus en plus dans la dégradation. Tout le ménage est vendu, il ne reste plus qu'une paillasse. — L'homme et la femme se battent continuellement; ils en arrivent à manger des arlequins et à mendier chez les restaurants. — Gervaise veut emprunter dix sous à sa belle-sœur, les Lorilleux, mais on les lui refuse et on l'humilie. — Gervaise revient chez elle, et au lieu d'y entrer directement, elle voit la clef sur la porte des Bijard et elle y entre. — La petite Lalie était malade, mais elle avait eu soin, avant de se mettre au lit, de faire que tout soit en ordre dans la maison.

Les mauvais traitements de son père l'ont mise à l'agonie, elle est prête à mourir. — Le père Bijard rentre ivre, et, la voyant couchée, il la frappe, l'enfant supplie et dit qu'elle se sent mourir; alors l'ivrogne, aux supplications de l'enfant et à l'idée de la mort, se trouve dessoûlé subitement. « Il « promène un regard autour de lui de l'air d'un

« homme tiré d'un long sommeil, voit le ménage « en ordre, les enfants débarbouillés, en train de « jouer et de rire, et il tombe sur une chaise en « balbutiant : Notre petite mère, notre petite « mère...»

Nous ne voulons pas abuser inutilement de l'attention du lecteur, et revenir encore sur la personnalité de ce bourreau d'une femme et d'un enfant, puisque ailleurs nous avons dit assez longuement notre opinion ; cependant qu'il nous soit permis de faire remarquer une chose ; c'est que dans cet instant suprême, Bijard revient à la raison et a de meilleurs sentiments, ce qui prouve que l'intelligence et le cœur de cet homme n'en étaient pas complètement dénués. Comment se fait-il que de semblables retours n'aient jamais pu trouver l'occasion de se produire, pendant l'existence de cet homme veuf au milieu de ses trois enfants ? C'est ce que M. Zola n'a pas voulu nous montrer, mais nous pensons que toutes les personnes douées du plus simple bon sens, trouveront comme nous cela bien extraordinaire.

Gervaise est à la recherche de son mari pour avoir de l'argent, car elle a faim. — Coupeau n'a pas d'argent à lui donner ; mourante de besoin,

réduite à l'extrémité, elle se résigne à faire le trottoir. — Chemin faisant, elle accoste un homme, et pour comble de honte il se trouve que cet homme, c'est le forgeron élégiaque, son ancien adorateur, Gouget, qui, pris de pitié, l'emmène chez lui et lui donne à manger.

En la voyant dans cet état et à sa merci, les souvenirs d'autrefois réveillent son imagination, car malgré tout, il l'aime toujours; il a conservé pour elle un culte dans sa mémoire, mais comme il est resté de plus en plus sentimentaliste, il se contente seulement de l'embrasser sur une mèche de ses cheveux.

A son tour, Gervaise exclame qu'elle l'aime encore, mais que, dans de telles conditions, leur amour est impossible; sur ce, ils se disent adieu.

La rencontre singulière de ces deux amoureux en une pareille circonstance, ces réminiscences d'une passion qui ne devait jamais être satisfaite, enfin, le tout placé dans une situation bien plus faite pour éloigner du cœur un restant de poésie, que pour l'y rappeler, voilà qui peut être d'un effet dramatique et théâtral; mais, partant de là, aussi peu vrai que vraisemblable.

Chez l'un, de la pitié et de la charité, chez l'autre

la confusion et la fuite, voilà qui pouvait se comprendre; mais de l'amour!...

Vraiment, il faut admirer la force et la constance des sentiments de ce forgeron, qui ne pouvait avoir d'égal dans sa passion, que la solidité de son bras, et la dureté du métal qu'il transformait!

Mais ne revenons pas sur ces incidents par des redites inutiles, continuons.

Gervaise rencontre Bazouge, son voisin le croque-mort, et dans son désespoir, elle le supplie de la prendre et de l'emporter dans un cercueil.

VIII

Chapitre XIII. — Coupeau est toujours en état d'ivresse. — Il reste plusieurs jours sans rentrer au logis. — Gervaise reçoit dix francs, que lui envoie son fils aîné, Etienne, employé au chemin de fer. — Une lettre de l'asile Sainte-Anne apprend à Gervaise qu'on y a transporté son mari ; parce que, dans un accès de folie, il s'est précipité dans la Seine, du haut du Pont-Neuf. — Gervaise part pour l'asile, un gardien la conduit dans la cellule où est son mari; là elle est témoin d'une scène de *delirium tremens* qui l'impressionne beaucoup. — Elle questionne l'interne de service sur l'étrange folie dont Coupeau est atteint, mais celui-ci qui lui répond à peine, lui dit cependant de rester là si elle veut et de se tenir tranquille.

Rentrée à son domicile, elle raconte à tous ses voisins réunis chez le concierge Boche, ce qu'elle a vu à l'hospice, et ceux-ci de faire, sur la maladie de Coupeau, des commentaires plus ou moins irrespectueux; Gervaise même, se fait faire de la place

au milieu de la loge pour contrefaire la crise nerveuse et les contorsions de son mari.

Gervaise retourne encore plusieurs fois à l'asile. — Un jour elle trouve auprès de son mari, outre l'interne, les médecins en chefs de l'établissement. Ces messieurs, en la voyant, lui adressent plusieurs questions sur les antécédents et sur la manière de vivre de Coupeau, car pour eux cet homme présente un curieux cas d'alcoolisme. — Gervaise interrogée sur ses propres habitudes est forcée d'avouer qu'elle boit aussi, et le médecin de lui dire de prendre garde, si elle veut éviter une mort pareille.

En sa présence Coupeau est pris d'un nouvel accès de folie ; dans ses hallucinations il voit ses camarades de barrière transformés en animaux féroces, il voit des agents de police et des soldats prêts à le prendre pour le fusiller et lui prendre sa fille, il voit sa femme et son amant, et tous les trois ils s'entr'égorgent, etc. Enfin, et après une dernière crise nerveuse, le tremblement s'arrête et il meurt. Gervaise revient à son domicile rue de la Goutte-d'Or, où elle veut raconter chez les concierges la mort de son mari ; mais à peine on l'écoute, car la maison est toute sens dessus dessous, parce que le sergent de ville Poisson ayant

surpris Lantier avec sa femme, vient de leur flanquer une roulée. — Gervaise tombe de plus en plus dans la dégradation, elle devient idiote, couche dans une niche et mange des ordures.

Un matin, on sent une mauvaise odeur dans le corridor ; on ne l'avait pas vue depuis plusieurs jours, enfin on la trouve morte dans sa niche, et le corps déjà en putréfaction.

Le père Bazouge, l'employé des pompes funèbres, se trouve là précisément à point pour l'emporter, et c'est ce qu'il fait, en accompagnant sa besogne de toutes les réflexions philosophiques que les croque-morts ont l'habitude de faire lorsqu'ils sont dans l'exercice de leurs fonctions.

IX

Ici se termine le roman, et avec lui les observations critiques que nous avons cru devoir faire, sur les personnages dont les caractères nous ont paru contredire les effets naturels et ordinaires des passions; il ne nous reste plus maintenant qu'à examiner la valeur morale de ce livre, et en dernier lieu, de présenter nos conclusions sur l'opportunité de ce genre d'ouvrage.

L'*Assommoir* est une œuvre qui a été très attaquée et très défendue; puis, comme cela arrive presque toujours quand apparaît une nouveauté historique ou littéraire de quelque valeur, les commentaires ont eu leur train, les jugements, les appréciations ont été plus ou moins entachés de l'esprit de système, car chacun y a apporté, à cet effet, son tempérament politique et sa manière de voir.

Le parti dont la prérogative par excellence est de soutenir les droits du peuple, et surtout de la partie la plus nombreuse de ce peuple, le travailleur, le paria, et les écrivains de ce parti, tout en rendant justice au talent de l'auteur, ont trouvé que

le roman était faux, et ont crié à la calomnie : car selon eux, ces mœurs d'*assommoir* ne sont pas du tout celles du vrai peuple, de l'ouvrier.

Parmi eux les plus modérés ont dit que, sans doute, cet ouvrage ne manquait pas d'une certaine dose de vérité, mais que, présenté sous des formes aussi triviales et aussi immondes, ne laissant à la pensée du lecteur aucune parole d'espérance, de consolation et de réhabilitation, enfin, terminant sans conclure, ce livre, ont-ils dit, est une œuvre complète de démoralisation : car, présenter tel le tableau trop hideux du mal à ceux que l'on doit chercher à guérir n'est pas le moyen de les ramener à la santé.

Au contraire, les écrivains absolutistes, ceux qui considèrent que le peuple est une multitude, un troupeau, plus pétri d'instinct que d'intelligence, que son enfance est telle qu'il lui faut plutôt une poigne solide pour le gouverner, que des libertés pour l'affranchir, ces écrivains, persuadés que le peuple est bien ainsi que l'a représenté M. Zola, ont vu dans son ouvrage un livre très véridique, et racontant même encore avec une certaine mesure, les mœurs des habitués de cabaret, et du peuple des faubourgs.

Cependant, pour ne pas pousser les choses trop à l'exagération, disons bien vite que les deux camps ne se sont pas partagés d'une manière aussi nette et aussi tranchée, car ce livre peut être apprécié de tant de manières différentes, qu'il est juste de dire que, dans tous les partis, il s'est trouvé à la fois des enthousiastes et des détracteurs.

Quant à nous, et tout en faisant nos réserves sur la manière dont sont agencés les personnages, sur ce qu'il peut y avoir de singulier et d'équivoque de rencontrer un ensemble aussi complet d'individus se donnant la main sur la route du vice, pour tomber ensuite dans la plus complète dégradation ; nous dirons donc que, pris isolément dans ses détails, le livre de M. Zola nous donne bien l'idée des mœurs d'une certaine classe de peuple des localités excentriques, de ce peuple, surtout, qui délaisse le foyer pour la taverne, l'outil et le livre pour le jeu et la bouteille.

Ce qui a déplu particulièrement dans l'ouvrage de M. Zola, ce sont les expressions qu'il met dans la bouche de ses personnages, et l'on s'est demandé s'il était bien nécessaire pour dépeindre et montrer les phases du vice, d'emprunter à plaisir le langage dont il se sert. Certainement ce n'était pas indispen-

sable, et il eût été plus décent, pour le respect que l'on doit à ses lecteurs, de procéder différemment; mais déjà avant lui plusieurs auteurs modernes, pour donner de l'assaisonnement à leurs récits, ont employé ce procédé; M. Zola a voulu faire de même, et nous montrer le réalisme dans toute sa crudité; ce sera, si vous le voulez, du Courbet en littérature à la place du Boucher ou du Watteau.

D'ailleurs, les expressions de ce langage, pour une bonne partie, sont souvent entendues et comprises par les ouvriers, les ouvrières des usines et des fabriques, et même aussi par les jeunes filles que les nécessités sociales et économiques forcent malheureusement, il faut le dire, de travailler dans les ateliers.

Notre caractère national renferme, dit-on, un peu de légèreté, mais, ce qui est incontestable à coup sûr, c'est qu'il possède aussi une immense gaieté, et c'est ce qui a fait que, de tout temps, le peuple a toujours marqué de la prédilection pour les mots triviaux et les appellations excentriques.

Dans les grandes villes, le langage du peuple est ordinairement plus ou moins émaillé de mots tirés de la langue verte, mots si pittoresques, si imagés,

et toujours plus énergiques que ceux de la langue usuelle ; c'est ce qui explique pourquoi les expressions de cette langue plaisent bien mieux généralement, et surtout aux gens peu instruits, qui, entre eux, se passionnent davantage, et, par cela seul, savent garder moins de mesure dans leurs rapports et dans leurs discussions.

L'origine de cette langue, qui est déjà très ancienne, puisque François Villon, Bourdigné, Rabelais, s'en sont servis dans leurs ouvrages, n'a qu'un malheur ; c'est d'avoir été inventée par les mendiants et les voleurs, gens qui, plus que d'autres, avaient intérêt à ne pas être compris de tout le monde (1).

(1) On sait que tous les arts et les métiers, indépendamment de leurs termes techniques, se servent encore de mots à part; espèce d'argot propre à chacun d'eux, et qui n'a rien de repoussant, mais qui n'est pas le même que celui que l'on entend dans les cabarets, chez les rogommistes, et qui est parlé le plus souvent par les malfaiteurs, mais non pas d'une manière absolue. Ainsi il peut arriver que dans un lieu public, au milieu d'une société rien moins que choisie, on entende à côté de soi parler un langage très français, puisque l'on y prononce des mots tels que; magasin, commis, maison, etc.; seulement, malgré toute l'attention que vous prêtiez à ce discours, il est impossible d'en suivre le fil; car les mots agencés d'une toute autre façon que dans le langage ordinaire, signifient des choses qui ne se

De nos jours, l'argot s'enrichit encore de mots nouveaux imaginés dans les maisons centrales; mais il est vrai de dire aussi qu'on en fabrique un peu partout, et, ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que des mots pris et comptés pour de l'argot, il y a environ quarante ou cinquante ans, sont devenus aujourd'hui du très bon français, et se trouvent maintenant dans tous les dictionnaires de notre langue.

Tout cela prouve une chose, c'est que ce langage tend malheureusement, et bien à tort selon nous, à se répandre dans toutes les classes de la société, et, avec lui, les habitudes débraillées qu'il comporte.

Approximativement, Voltaire avait donc quelque raison de dire : « Le plus bas peuple, en fait de « termes d'arts et métiers et des choses nécessaires, « subjugue la cour, si on ose le dire, comme en « fait de religion.

rapportent plus à leurs noms, et il faut une clef pour connaître leur véritable signification.

Avec un peu de perspicacité, et en observant la prosopose et la physionomie des individus qui parlent ce langage, il est facile de voir qu'il s'agit de choses insolites, et on arrive à être suffisamment édifié sur le sujet et les motifs qui font que ces mêmes individus contournent, ou intervertissent l'ordre des mots.

« Ceux qui méprisent le plus le vulgaire, sont « obligés de parler et de paraître penser comme lui. « Ce n'est pas mal parler que de nommer les choses « du nom que le bas peuple leur a imposé ; mais on « reconnaît un peuple naturellement plus ingénieux « qu'un autre par les noms propres qu'il donne à « chaque chose. »

Nous nous sommes servis à dessein du mot approximativement dans notre citation, car, en effet, il ne faut pas s'y méprendre, et ce qui peut être utile et de force majeure d'accepter de n'importe où, quand il est question de termes du travail et des arts, ne l'est plus et devient pernicieux lorsqu'il s'agit d'expressions qui touchent aux choses morales.

Ne nous trompons pas ; le vocabulaire argotique populaire dans son essence, ne s'applique nullement aux choses intellectuelles, fort peu aux bons sentiments, à moins que ce soit pour en parler avec mépris, et ce qu'il exprime avant tout, ne sort pas du domaine des besoins et des appétits ; boire, manger, dormir, paresser, faire l'amour grossièrement, se battre, voler et assassiner, etc. Il est donc certain, qu'en pratiquant spécialement cette langue, il sera fort difficile de s'élever sur l'échelle

des talents et des vertus, car si les uns l'acceptent et la parlent par imitiation, curiosité, amusement, et pour se moquer de ceux chez qui ce langage est habituel, un grand nombre ne s'en sert, que parce qu'il répond mieux à la vigueur de leurs mauvais instincts !

X

Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette digression, mais elle nous a paru nécessaire pour montrer que M. Zola n'a mis après tout dans la bouche à ses personnages, que des mots qui ne sont pas aussi ignorés de tout le monde qu'on voudrait le prétendre ; croire uniquement que pour cette forme de langage le livre dut en être plus immoral, plus corrupteur et plus dangereux, serait exagérer les sentiments d'une pudeur qui serait peut-être incomprise, parce qu'elle ne serait pas sincère, ou qu'elle serait trop alarmée !

Il ne faudrait pas chercher bien longtemps pour trouver dans notre littérature moderne, des théories qui absolvent et réhabilitent les courtisanes, et qui font l'apologie de l'inceste et de l'adultère, etc. Mais ces ouvrages sont écrits avec tant d'éloquence et dans un style si poétique, que plus d'une femme et plus d'une jeune fille, en les lisant, ont dû soupirer, et regretter en secret de ne pouvoir, à leur tour, jouer un rôle dans de si curieuses aventures.

Presque toujours dans le roman, le chemin du vice est parsemé de fleurs ; on n'y respire que des senteurs de muguet et de jasmin ; au contraire, dans le livre qui nous occupe, le réalisme est tellement brutal, qu'il serait odieux s'il n'était que trop vrai, et nous pensons qu'il ne viendra jamais envie à personne, par la lecture de l'*Assommoir*, d'imiter Gervaise, Coupeau, Clémence, Lantier, etc. ; la laideur des situations, la crudité des expressions, est une garantie contre ce péril, car c'est ce réalisme même qui, par le fait, et, faute de mieux, devient la conclusion morale du livre, que l'auteur n'a pas jugé à propos de nous donner.

Mais cette conclusion ne peut convenir à tout le monde, et peut-être même ne satisfera-t-elle personne, car au milieu des individus qui ont défilé devant nous, on aurait voulu trouver quelque belle figure, quelque grand caractère, capable au moins, tout en résistant lui-même, d'arrêter les autres des entraînements de la corruption ; or, vous avez beau chercher : on n'en trouve aucun.

A la rigueur, il y a bien la famille Gouget. Gouget particulièrement se fait remarquer par ses mœurs filiales, et par son bon cœur. Il est le seul qui ne soit pas tombé dans l'égoïsme et la dégradation ;

et, si nous avons dû paraître peu généreux en le critiquant, ce n'est pas à cause de ses idées sentimentales ni de son amour platonique, puisque cette disposition d'esprit, chez les individus où elle se manifeste, indique presque toujours des idées plus élevées, des penchants moins terrestres; mais c'est à cause du milieu peu en harmonie avec sa nature, d'où M. Zola l'a fait surgir; c'est à cause de la persistance inouïe de sa passion, malgré ce que pouvaient avoir d'écœurant les mœurs de l'*Assommoir!*

Au surplus, quoique, parmi ce ridicule et vilain monde, Gouget soit certainement le meilleur, il n'y a pas de quoi s'extasier devant la beauté du rôle que M. Zola lui fait jouer à l'égard de Gervaise; car, dans ce mode de combinaison passionnelle, si d'un côté vous trouvez un bon jeune homme prêt à se ruiner par les sacrifices, de l'autre, vous voyez une personne se drapant dans sa fausse position, pour mieux satisfaire des goûts d'intrigues, de coquetterie et de cupidité; à part quelques natures vraiment romanesques et d'égales valeurs sachant se comprendre, et qui, pour briser des obstacles dans un élan commun d'amour, ensembles ont su mourir; il est avéré que jamais ces caractères ne se rencontrent à la hauteur les uns des autres, car Pé-

trarque valait mieux que Laure, Verther que Charlotte, et Gouget que Gervaise!

Cependant le caractère de Gervaise, malgré toutes ses faiblesses, présente assez d'intérêt. Pendant le cours du roman, on se surprend parfois à aimer, et surtout beaucoup à plaindre cette femme, qui, placée en de meilleures mains, eût fait une honnête mère de famille, et eût contribué pour une bonne part à amener le bonheur et l'aisance dans le ménage ; mais, mariée avec un homme aussi faible que Coupeau, cela devenait tout à fait impossible, tant il est vrai que, dans l'intérieur d'un ménage, un mari doit le premier montrer le bon exemple, avoir de la raison et de la force de caractère d'abord pour lui, et, au besoin, pour sa compagne.

Mais Coupeau, malgré sa bonne nature primitive, depuis qu'il s'était adonné à la boisson, il était impossible d'en obtenir quelque chose de bien ; un homme qui contracte l'habitude de boire, s'affaisse graduellement, et ne peut plus jamais se relever ; c'est un homme à la mer, un homme perdu, le temps n'y fera rien, sa longueur n'en rendra la défaite que plus sûre et plus incurable.

Parmi les personnages du roman, ceux qui, par

leurs caractères, ont paru nous présenter quelques reliefs assez intéressants pour être appréciés, nous l'avons fait assez longuement pour qu'il ne soit plus nécessaire d'y revenir; et quant à ceux dont les rôles, insignifiants par eux-mêmes, ou vulgaires, ou dégradés, n'étaient susceptibles d'aucunes réflexions pouvant avoir une portée morale, nous nous sommes abstenus d'en parler, regardant la chose en cela comme inutile.

Nous avons voulu faire une critique raisonnée de l'*Assommoir*, parce qu'il nous a semblé que ce roman, quoique un des plus exacts dans la description de certaines mœurs qu'il a voulu dépeindre, péchait néanmoins, et en cela comme tous les romans qui visent à l'effet, par la vérité des situations.

Si sincèrement les auteurs qui les écrivent n'ont pas un parti pris en agissant de cette manière, alors on est tenté de croire qu'ils ne sont pas suffisamment nantis des connaissances philosophiques, psychologiques et biologiques, nécessaires pour étudier et apprécier le cœur humain, expérimenter utilement la pratique des hommes et en faire profiter leurs lecteurs.

Cependant nous ne doutons pas que beaucoup

d'auteurs ne possèdent ce savoir, et nous pourrions parmi eux en citer un grand nombre ; mais combien parmi ceux qui se trouvent dans ce cas, sacrifient la vérité à la fiction, par stratagème de métier, intérêt dramatique, et surtout principalement pour empoigner l'esprit du lecteur.

Qu'en résulte-t-il pour la majeure partie du public qui lit ces sortes d'ouvrages, et qui croit que, parce que cela est écrit, cela est arrivé ? rien que des idées fausses !

Pour que cette foule de romans à la mode (1), fort bien écrits du reste, puisse éclairer l'esprit du lecteur ou du moins ne pas lui nuire, il faudrait en quelque sorte que celui qui les lit, possédât autant et peut-être plus de savoir que ceux qui les ont faits, afin de pouvoir les juger et les apprécier à leur véritable valeur, ce qui est à peu près impossible.

(1) Nous ne voulons parler ici que des romans de mœurs, des romans dits à sensation. Les romans philosophiques et scientifiques doivent en être exceptés, et si quelquefois ils renferment aussi des idées fausses ou trop hardies, leur lecture, moins courante d'ailleurs, nécessite plus d'intelligence pour les comprendre, et ils ne peuvent produire sur le peuple l'abaissement moral que donne l'habitude de voir le spectacle de la dépravation présenté sous des formes littéraires agréables.

Lorsqu'on lit des ouvrages instructifs de sciences, philosophie, histoire, voyages, on peut se targuer d'avoir la mémoire enrichie de faits acquis, positifs et indiscutables : c'est une propriété intellectuelle, un capital inaliénable dont vous pouvez faire des largesses à tout instant, sans crainte de l'épuiser.

Mais dans la lecture du roman, il ne faut rien accepter que sous bénéfice d'inventaire, et se voir continuellement obligé de se mettre en garde pour parer à l'influence facile, et désastreuse sur l'esprit, de faits embellis, imaginaires ou impossibles.

Le roman a-t-il la prétention de vous enseigner l'histoire? eh bien, essayez de la comparer avec celle écrite par les maîtres en cet art, les vrais historiens!

Le roman a-t-il la prétention de vous initier au monde, à la vie pratique, par la connaissance des hommes? Eh bien, essayez, ou plutôt n'essayez pas, d'appliquer dans vos rapports de famille ou de société, les notions que vous aurez acquises par cette science; car il est fort douteux que par elle une jeune fille sache mieux éviter la séduction, un homme gouverner plus sagement son intérieur, ses affaires, une femme comprendre son mari, et enfin chaque citoyen connaître ses droits et ses devoirs.

On objectera que le roman amuse et distrait l'esprit, qu'on le lit mais qu'on n'y croit pas plus qu'on ne s'y attache ; et que d'ailleurs, avec un peu de bon sens naturel, il est facile d'apercevoir les choses vraies ou fausses qui s'y trouvent renfermées.

Le roman amuse et distrait, c'est évident ; cependant quelquefois il fait pleurer, ce qui n'est pas toujours très égayant, mais enfin il a le don particulier d'intéresser.

On le lit mais on n'y croit pas ? Mille pardons ! on le lit et on y croit parfaitement ; ou du moins, on agit comme si on y croyait, et la preuve c'est qu'il y a 25 ou 30 ans, peut-être plus, le suicide par amour était presque devenu une mode, parce que les romans du jour contenaient beaucoup d'aventures de ce genre.

D'ailleurs, et sans remonter si loin, ne voyons-nous pas, à notre époque contemporaine, les feuilles judiciaires et autres nous relater des aberrations de l'esprit, et des actes criminels commis un roman à la main, sorte de *vade-mecum* ou manuel pratique ; c'est-à-dire après s'être frappé l'imagination de certaines scènes du livre, selon sa nature, et aussi selon que, chez certains individus, l'écho

produit sur eux par ces mêmes scènes, ou le penchant à l'imitation, a pu les préparer et les entraîner dans cette voie funeste.

On croit donc au roman et on s'y complaît, surtout lorsqu'il renferme du merveilleux, et qu'il s'agit de choses qui touchent à la vie intime et aux sentiments du cœur; et le bon sens naturel, dont nous parlions plus haut, est bien loin d'être assez fort pour démêler, dans les aventures et les intrigues que l'on soumet à nos yeux, le vrai d'avec le faux, et la part qu'il faut faire à l'imagination exubérante de l'auteur, ou à son désir de nous procurer quand même des émotions.

Car qu'est-ce que le bon sens naturel? et quelle est la valeur qu'il faut lui accorder, s'il n'est éclairé par des lectures plus sérieuses?

Par ce qui précède, et sans que nous essayions plus longuement de le prouver, car en réalité personne ne peut dire le contraire, le roman a bien sur les mœurs une influence incontestable; les écrivains soucieux de la dignité humaine, et ceux qui sont mus par d'autres motifs, auront toujours ainsi dans leurs mains de quoi l'élever ou de quoi l'abaisser; car si son influence mauvaise peut être heureusement neutralisée par d'autres productions, néan-

moins le roman, par sa vulgarisation facile, est une puissance d'éducation populaire dont il ne faut pas négliger de tenir compte.

La tendance générale que l'on a pour lire des romans tient à ce que cette lecture n'exige aucun effort d'attention pour les comprendre ; c'est avec dessein que nous disons pour les comprendre, car pour les juger à leur valeur, et savoir se garantir de l'influence qu'ils exercent presque à notre insu sur notre esprit, ce n'est pas tout à fait la même chose, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut.

Mais ce qui, principalement, entraîne les masses pour ces lectures, c'est qu'elles ont le don de remuer notre fibre sensible par des récits d'aventures scandaleuses, d'amours heureuses et incomprises, d'affections brisées, de vengeances satisfaites, d'élévations subites de fortune ou de revers complets et inattendus, enfin d'une foule de choses qui mettent nos passions en agitation, et aiguillonnent notre individualité, soit parce que cela nous rappelle des situations équivalentes, ou soit encore parce que nous envions le caractère des différents personnages qui évoluent sous nos yeux.

Il faut en quelque sorte une certaine élévation d'esprit, une certaine abnégation de soi-même, pour

lire ou étudier la science, l'histoire, l'art, la philosophie; ce sont des choses plus extérieures et plus générales, qui font sortir l'homme des mesquins agissements de sa petite individualité; il s'oublie lui-même, pour contempler le monde ou la nature; au contraire, par la lecture du roman l'homme se rapetisse en lui, et s'inquiète beaucoup des petites personnalités; alors, au lieu de contempler la scène entière du monde, il n'entrevoit qu'une action qui se réduit à la présence de quelques personnages; c'est ce qu'on pourrait appeler de l'égoïsme intellectuel!

Nous nous sommes un peu laissé entraîner par la critique de l'*Assommoir*, à faire des réflexions générales sur l'esprit et sur l'influence du roman. On comprendra sans nul doute qu'il nous était fort difficile de ne pas en agir ainsi, mais une fois cela dit, revenons à notre sujet principal.

XI

Nous avons déjà fait remarquer que le livre l'*Assommoir* manquait de conclusion morale, et c'est ce qui peut justifier pleinement l'opinion de certains critiques, qui ont dit que ce livre était une œuvre de désolation.

En effet, si le réalisme ou le naturalisme, comme on dit maintenant, ou mieux encore, si le laid que renferme ce livre peut servir jusqu'à un certain point par sa répugnance, à éloigner la majeure partie des lecteurs de la pratique de pareilles mœurs, beaucoup d'autres qui certainement n'auront pas plus envie qu'eux de les imiter, ces mœurs, mais qui cependant, sans attacher de l'importance à cet ouvrage, en le lisant, en ont ri à se désopiler la rate, tant les situations mêmes les plus tristes, et les plus sérieuses, ont au fond un cachet burlesque et drôlatique, seront amenés fatalement à y applaudir.

Tout cela peut paraître fort bel et bien, à qui n'a pas le souci de son perfectionnement et de celui de ses semblables; mais en sens contraire, on est

en droit d'interroger l'auteur et de lui dire : A quoi bon faire rire une partie de la société aux dépens de certaines classes, dont l'existence, la misère et les vices, pour le philosophe comme pour l'économiste, peuvent faire soulever dans la discussion, sur les moyens de les améliorer et de les gouverner, des problèmes sérieux et même redoutables ? A quoi bon ce luxe de détails, cet étalage de mots orduriers que chacun connaît assez, ou est à même de connaître en visitant les repaires et les mauvais lieux, si vous n'avez par devers vous quelques bonnes paroles de consolation et d'espérance, quelques remèdes au mal ?

Un art, une science, une philosophie, un principe, doivent être avant tout moraux et sociaux.

Qu'un art s'appelle lyrique, dramatique, pictural ou littéraire, cet art doit toujours progresser et aider ainsi au perfectionnement de la société qui le chérit et l'admire. Il doit tendre constamment à lui inspirer non-seulement le sentiment du vrai, mais aussi, à plus forte raison, celui du beau et du bien !

Quiconque veut tenir une plume ou un pinceau, devrait pouvoir s'en souvenir !

La nature aurait-elle donné à quelques hommes l'intelligence, l'imagination, le sentiment poétique,

en un mot le génie, uniquement pour fausser l'esprit et le cœur de leurs semblables ?

En aurait-elle gratifié d'autres de l'esprit satirique, du don de la gaieté, simplement pour faire du scepticisme, et tourner en ridicule les meilleures choses ? Alors il faut le dire franchement ; affirmer hautement son opinion, et si l'on pense que toutes ces belles qualités dévolues à l'homme, ne peuvent être utilisées de meilleure part, qu'on se résigne donc à ne plus croire, ou à faire croire, qu'on a droit de se compter parmi les éducateurs du peuple !

Quant à nous, nous pensons différemment, et nous estimons que dans toute œuvre littéraire qui n'est pas de l'histoire, et qui vise directement les mœurs d'une société, il faut mettre à côté de la thèse l'antithèse, à côté du laid montrer le beau, à côté du mal faire voir le bien. Mais dans le livre de M. Zola, où trouverons-nous le beau et le bien, puisqu'il ne s'y trouve pas, ou qu'il y est si peu et si mal représenté ?

Les personnages qui ont au fond d'eux-mêmes quelques bons sentiments, deviennent ridicules ou tombent dans la dégradation.

D'autres sont vils ou méchants.

Ceux qui ont une conduite plus régulière, sont profondément égoïstes.

On ne rencontre même pas parmi tous ces individus dégradés, l'exemple d'un essai, ou d'une tentative d'essai, pour se dégager d'un pareil milieu ; effort qui peut-être eût paru inutile, sans doute, mais au moins qui eût montré quelques bonnes intentions, et eût pu faire rendre enfin, un hommage au courage malheureux. Non, rien ? partout du mal et partout de l'ordure !

L'auteur dans sa préface a pris le soin de nous avertir, que l'*Assommoir* faisait partie d'une série d'études sociales, que ce roman avait sa place, qu'il était arrivé à son tour, et qu'il serait suivi de plusieurs autres.

S'il en est ainsi, c'est que M. Zola a voulu sans doute se réserver dans un dernier ouvrage le moyen de faire un résumé général, et de tirer ses conclusions. Cependant, nous pensons que l'*Assommoir* étant un livre assez complet par lui-même, puisque les sujets principaux du roman y meurent après avoir parcouru les principales phases de la vie, et que d'ailleurs, on ne voit pas bien clairement l'utilité de connaître la route que pourront suivre les autres personnages, il était donc opportun en der-

nier lieu, que le lecteur fut à même de connaître et d'être édifié sur les motifs qu'on a eu de lui présenter, à la fois, un tel luxe de choses abjectes; puis d'autre part, n'était-il pas mieux de supposer qu'un lecteur qui veut connaître le livre à la mode, le livre du jour, cela une fois fait, ne se croira nullement obligé de lire les ouvrages précédents d'un auteur, et ceux qu'il lui plaira de faire paraître dans la suite, s'il n'a pas senti d'une manière claire et logique, le besoin de cette nécessité. En résumé, le livre l'*Assommoir* est écrit avec talent, les détails surtout, d'une vérité et d'un réalisme incontestable sont ciselés avec soin; mais au point de vue passionnel, certaines situations sont fausses ou tout au moins fort exagérées.

Si parfois le lecteur, d'une manière pour ainsi dire inconsciente, peut se trouver égayé par les drôleries burlesques que renferme ce roman, d'un autre côté, lorsqu'il se prend à réfléchir sur ce qu'il y a vu, alors il se sent attristé par le spectacle de tant de vilenies et de tant de misères restées sans solutions.

Ce n'est donc pas une œuvre nulle puisqu'elle est faite avec esprit et savoir-faire.

Ce n'est pas une œuvre profondément immorale

dans la force du terme, puisque le mal n'y est ni amoindri ni conseillé ; mais ce n'est pas non plus une œuvre morale, puisque le bien n'a pas de relief, et qu'il n'est pas encouragé.

C'est enfin une œuvre que quelques personnes auront pu trouver curieuse, mais que nous n'hésitons pas à qualifier d'intempestive et d'inutile !

Nous bornons là notre résumé critique, et nous prions le lecteur de nous pardonnner les redites que nous avons été obligé de faire pour accentuer nos convictions. Malgré cela, nous avons dû laisser encore de côté bien des réflexions qu'il aurait été peut-être utile de faire pour traiter plus à fond le sujet ; car, lorqu'il s'agit d'étudier les passions, les vertus et les vices, d'apprécier les ouvrages dont ces choses font les principaux fondements, on peut dire que l'on entre dans un sujet intarissable, puisque, du mélange ou du choc de ces mêmes passions, est née l'histoire de l'humanité toute entière, qui se reproduit tous les jours sur une plus ou moins grande échelle. Mais ces sujets d'étude, d'ailleurs, et à moins d'avoir du génie pour les traiter avec charme, deviennent presque toujours à la longue froids et ennuyeux ; aussi, le romancier, quel qu'il soit, pour plaire au lecteur, aura-t-il toujours sur le moraliste,

un avantage de plusieurs coudées. De ce phénomène intellectuel, qu'il nous soit permis d'en tirer une dernière conséquence : c'est que le romancier, s'il veut avoir une place utile et honorable dans la société, s'il veut enfin, à l'exemple des maîtres, comprendre sa véritable mission, il faut dorénavant qu'il sache se servir de ses avantages littéraires, non plus pour fausser le goût et faire redescendre le niveau moral du peuple par la production d'œuvres inconvenantes, bénévoles et sans portée, mais bien au contraire, par des œuvres qui l'épurent, et le font s'élever également dans la voie du progrès intellectuel et moral.

FIN

LIBRAIRIE ANDRÉ SAGNIER

31, RUE BONAPARTE, 31

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

L'Ange et la Bête. — Noël Dailly, par René DE CHERVAL. 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr. 50

L'Amoureuse de son Mari, par Henry DE KOCK. 4e *édit.* 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr. »

Une Poignée de Héros, scènes de la vie de campagne, par A. SALIÈRES. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. »

Les Trappeurs parisiens *au XIXe Siècle*, par P.-L. IMBERT. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

M. Coquelet le Mouchard, par Alexis BOUVIER. 1 fort vol. in-18 jésus, avec eau-forte de Masson. . . . . 3 fr. 50

La Belle-Sœur d'un Pape, *vie de dona Olympia Maldacchini Pamphili*, d'après un manuscrit du XVIIe siècle, par Armand DUBARRY. 4e *édit.* 1 beau vol. in-18 jésus, orné de deux portraits authentiques . . . . . 3 fr. »

Histoire d'Héloïse et d'Abailard, *suivie de leur correspondance*, par Marc DE MONTIFAUD. 2e *édit.* 1 volume in-12 . . . . . 3 fr. 50

Confidences d'un Journaliste, par Maxime RUDE. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Honneur et Patrie, *Romans militaires*, par Emile RICHEBOURG. 1 vol. in-12 . . . . . 3 fr. »

Histoires tristes, par Eug. BLAIRAT. 1 vol. in-12. 3 fr. »

La Vendeuse de Femmes, par Hippolyte Ruy. 1 vol. in-12 . . . . . 3 fr. »

L'Homme noir, par Alfred Sirven. 6e *édit.* 1 volume in-12. . . . . 1 fr. 50

Histoire d'une République de Singes, conte politique, par E. Grimard. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 25

Jeanne et Louise, histoire d'une famille de transportés, par Eugène Sue. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 25

Une Tendre Dévote, par Mme Angélique Arnaud. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. »

Amour et Braconnage, par Mme Jenny Vialon. 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr. »

L'Assommé, par A. Secondigné. 4e *édit.* 1 fort vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr. 50

Poésies nouvelles. — *La Bataille.* — *Le Doute.* — *Le Baiser.* — *Le Chemin des Amoureux.* — *La Source.* — *Le Rhin*, etc., par E. Péveril. 1 joli vol. in-12, avec fleurons et culs-de-lampe . . . . . 3 fr. »

La Sève, poésies, par Albert Pinard. 1 vol. in-12. . 3 fr. »

Chansons de Paul Avenel. 4e *édit.*, augmentée de chansons inédites et ornée d'un portrait de l'auteur. 1 volume in-18. . . . . 1 fr. »

Les mêmes, édition de luxe, sur papier de Hollande avec eau-forte (portrait de l'auteur) de A. Guillaumot fils, tirée par Cadart. . . . . 3 fr. »

La Liberté anglaise mise à nu, par Jean-Jacques Dauphin, racontant à son ami Guillaume Tell ses aventures chez son voisin et fidèle allié John Bull. 1 joli volume in-12 . . . . . 2 fr. 50

La Marmite aux lois, monographie de l'Assemblée de Versailles, 1871-1873, par Asmodée. 1 vol. in-12, orné de vignettes et dessins. . . . . 1 fr. »

Histoire de la Décadence d'un Peuple, de 1872 à 1900, fantaisie historique, par Emile Second, rédacteur du *Réveil du Dauphiné*. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Dialogue aux Enfers entre Charles X et Louis-Philippe Ier. 1 petit vol. in-12. . . . . 60 c.

République ou Orléanisme! Examen critique des deux

formes de gouvernement, par Pierre QUANTIN. 1 volume in-12 . . . . . 1 fr. »

Comment on manœuvre contre les Prussiens, histoire de l'insurrection de 1849, par un ALSACIEN. . 60 c.

Les Prussiens en Normandie, par E. DESSOLINS. 4e *édit.* 1 vol. in-12, avec carte. . . . . 1 fr. 50

Paris dans les caves, épisode du siége, dédié aux dames françaises, par Francisque DE BIOTIÈRE. 1 petit vol. in-8°, orné de 40 dessins de Boulay . . . . . 1 fr. »

Campagne de 1870-1871. **Châteaudun** (18 octobre 1870), par Ed. LEDEUIL, lieutenant-colonel aux francs-tireurs de Paris. 1 beau vol. grand in-8°, avec carte . . . . . 3 fr. »

Journal de l'Invasion. **Châteaudun** (4 septembre 1870-11 mars 1871), par Paul MONTARLOT. 1 fort vol. in-18 jésus, avec carte. . . . . 3 fr. »

La Commune sanglante, par le comte Alfred DE LA GUÉRONNIÈRE, 3e *édit.* 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. »

Le Siége de Paris (1870-1871). Documents officiels du 19 juillet 1870 au 2 avril 1871, recueillis et publiés par Jules LEMELLE. 2e *édit.* 1 vol. in-8° de 320 pages. . . . . 3 fr. »

La Branche aînée des Bourbons (veuve et enfants de Naundorff-Bourbon) devant la justice, par le comte GRUAU DE LA BARRE. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr. »

L'Expulsion des Jésuites, par J.-M. CAYLA. 1 volume in-12. . . . . 1 fr. »

La Révolution française et la Féodalité, par Henri DONIOL, membre correspondant de l'Institut. 2e *édit.*, revue et corrigée. 1 vol. in-8° . . . . . 6 fr. »

Précis d'Histoire contemporaine (1789-1848), par Victor PERDOUX, professeur d'histoire de l'Université. 2e *édit*, 1 fort vol. petit in-8°. . . . . 4 fr. »

Histoire de l'Industrie en France à travers les Siècles, par Gustave GERMINET. 1 vol. in-12. . . . 1 fr. 50

Histoire du Suffrage universel, par Jules CLÈRE, rédacteur du *National*. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr. »

Publication de la Réunion des Officiers. — **Histoire anecdotique du Drapeau français**, par Désiré LACROIX, rédacteur au *Moniteur de l'armée*. 4e *édit.* 1 vol. in-12, orné de figures. . . . . 2 fr. 50

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires, par le Ministère de la Guerre, par le Ministère de la Marine, par l'Œuvre de la bibliothèque des soldats et des sous-officiers, par la Société Franklin, honoré de médailles d'argent par la Société nationale d'Encouragement au bien, etc., etc.

Histoire anecdotique du Champ-de-Mars, par le même. Brochure in-12 . . . . . 50 c.

Le Livre d'or des Enfants sauveteurs, 1777-1877, par Désiré LACROIX. 1 vol. in-12, orné de gravures . 2 fr. 25

Bibliothèque du Bivouac. — **Les Contes de la Chambrée,** par E. DOSQUET, officier au 114e de ligne. 1 volume in-12 . . . . . 1 fr. 50

Souvenirs d'une vie militaire, politique et administrative, par le général ALLARD. 2 vol. in-8°. . . . . 15 fr. »

L'Exposition de 1878 et les Inventeurs, *exposé des droits des Français et des Etrangers*, suivi du règlement général de l'Exposition, par Ambroise RENDU, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel de Paris. 1 volume in-18 jésus. . . . . 1 fr. »

Nouvelle Bibliothèque municipale. — **Code des Communes,** recueil méthodique des lois et décrets relatifs à l'administration municipale, classés par ordre de matières, par A. SOUVIRON, chef de division à la Préfecture de la Seine. 1 volume in-12. . . . . 2 fr. 50

Nouvelle Bibliothèque municipale. — **Manuel des Conseillers municipaux,** par A. SOUVIRON, chef de division à la Préfecture de la Seine, chargé du secrétariat du Conseil municipal de Paris. 2e *édit.* 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Jusqu'à présent il n'existait aucun traité complet d'administration communale, écrit expressément et spécialement en vue du conseil municipal. L'auteur du *Manuel des Conseillers municipaux* a voulu remplir cette lacune et, d'après l'avis général, il y a complétement réussi.

Tableau des Attributions et des Devoirs des Maires, par A. SOUVIRON, chef de division à la Préfecture de la Seine. 6e *édit.* 1 feuille in-folio colombier sur fort papier (60 c. *franco*). . . . . 50 c.

Tableau des Attributions des Conseils municipaux, par A. SOUVIRON, chef de division à la Préfecture de la Seine.

6e *édit.* 1 feuille in-folio colombier sur fort papier (60 cent. *franco*). . . . . 50 c.

Ces deux tableaux sont recommandés par le Ministère de l'Intérieur pour être affichés dans les salles de délibérations de toutes les mairies.

Code-Manuel des Conseillers municipaux, contenant l'exposé de la législation usuelle et les solutions pratiques qui peuvent intéresser les communes, par Ambroise RENDU, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel de Paris. 3e *édit.* 1 vol. in-18. . . . . 60 c.

Tableau analytique des Pièces justificatives des Comptes de gestion des receveurs des communes et des établissements de bienfaisance, par un PERCEPTEUR-RECEVEUR. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. »

Recueil des Lois organiques et constitutionnelles de la République française (20 novembre 1873, — 25 février 1875, — 16 juillet 1875, — 2 août 1875, — 30 novembre 1875), avec notes explicatives, par H. ROUILLARD et L. REVEL. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Manuel électoral, rédigé par MM. JOZON, MÉLINE et GIRERD, députés à l'Assemblée nationale. Broch. in-12. . . 25 c.

Petit Manuel électoral, rédigé par un ancien député. . . . . 10 c.
100 exemplaires, *franco*. . . . . 7 fr. »

Elections sénatoriales. — **Guide de l'Electeur au Sénat,** contenant le texte de la loi, avec notes et commentaires, par Léon COHN et Lucien PASQUIER. 1 vol. in-18 . . . . 60 c.

Elections législatives. — **Code-Manuel électoral,** contenant le texte de la loi, avec commentaires et notes, par Léon COHN et Lucien PASQUIER. 1 vol. in-18. . . . . 60 c.

Elections municipales. — **Petit Manuel électoral,** contenant le texte de la loi, avec commentaires et notes sur les dispositions de cette loi et sur celles des lois antérieures restées en vigueur, par Léon COHN, avocat, ancien secrétaire du ministre de l'Instruction publique, et Lucien PASQUIER, avocat, docteur en droit. 2e *édit.*, revue et corrigée. 1 volume in-18. . . . . 60 c.

NOTA. — Ces trois petits livres forment une véritable encyclopédie du droit électoral actuel, indispensable à tous les électeurs et à tous les éligibles.

Veillées d'un vieux répartiteur de campagne. — **Petit Code**

rural des Contributions directes, à l'usage des autorités municipales, répartiteurs, secrétaires de mairie et contribuables, par MM. Deslignières et Lambert. 6e *édit.* 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 50

A B C des Contributions directes. Moyen de se rendre compte de ses impositions, d'en vérifier l'exactitude, et d'obtenir des dégrèvements, s'il y a lieu, par D. Millet. 1 petit vol. in-8° . . . . . 1 fr. 25

Le Vérificateur de l'Impôt direct, guide complet du contribuable, avec modèles et formules, nomenclature des professions patentées, etc., par Lorot, receveur municipal. 1 petit vol. in-8°. . . . . 1 fr. 25

Des Centimes additionnels au principal des contributions directes, exposé simple et pratique des impôts extraordinaires, par D. Millet. Broch. in-8°. . . . . 50 c.

Le Secrétaire français et nouveau guide en affaires, par P. Davin. 3e *édit.* 1 vol in-12 . . . . . 2 fr. »

Les Jeux et Paris (Jeux de bourse, — Courses de chevaux, — Maisons de jeu, — Loteries) devant la loi, par A. Chevallier, docteur en droit. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. »

Loi du 27 Juillet 1872 sur le recrutement. Brochure in-12 . . . . . 25 c.

Loi du 13 Mars 1875 sur la constitution des cadres et effectifs de l'armée française, avec notes et commentaires, par H. Rouillard et A. Brébion. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Loi du 3 Juillet 1877 sur les réquisitions militaires, avec table analytique des matières, par Désiré Lacroix, rédacteur du *Moniteur de l'Armée*. Broch. in-12. . . . . 40 c.

L'Impôt sur le Revenu en Angleterre, par D. Millet. Broch. in-8°. . . . . 50 c.

La Loi électorale, le collége de département et le scrutin de liste, par R. Lamirault. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Lettres sur les Assemblées législatives, leur renouvellement partiel ou intégral, l'unité ou le dualisme du pouvoir législatif, par N. Regnard, ancien représentant du peuple. 1 très fort vol. grand in-8° . . . . . 7 fr. 50

Les Libres-Echangistes ne sont pas des Economistes, par le marquis de Franclieu, député à l'Assemblée nationale. 1 vol. in-8° . . . . . 6 fr. »

La Collectivité, étude sociale, par A. DE BRÉVANS. 1 vol. in-12 . . . . . 1 fr. 50

Causeries d'un ancien ouvrier à ses jeunes camarades, par Mme Lucie LABOULAIS. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 50

Le Divorce, projet de loi proposé à la nouvelle Assemblée, par Léon RICHER, lettre-préface de Louis BLANC. 1 volume in-12 . . . . . 3 fr. »

Les Conditions de la certitude morale et politique par Louis OLLIVIER, bâtonnier des avocats de Guingamp. 1 vol. in-12 . . . . . 1 fr. »

Études politiques sur le royaume de Tunis, par le comte Alphonse O'KELLY. 1 volume grand in-8° sur papier vergé . . . . . 3 fr. »

La France et les Français devant l'Europe en 1877. Broch. in-8°. . . . . 1 fr. 50

La Censure dramatique démasquée. 1 volume in-12 . . . . . 1 fr. »

Dieu, l'Homme et la Société. — 1re partie : **Dieu,** par B. SERNIN-CASTEX. 1 vol. in-12 . . . . . 3 fr. »

Le Culte sans manifestations extérieures, par Léon LORGUEILLEUX. 2e *édit.* 1 vol in-12 . . . . . 3 fr. »

Hygiène des Organes génito-urinaires de l'Homme et de la Femme, traitement de leurs diverses maladies, *physiologie de la génération*, par le docteur TARTENSON. 1 vol. in-18 jésus, orné de figures . . . . . 3 fr. 50

Sommaire de cet ouvrage. — Appareil urinaire. — Physiologie de la sécrétion urinaire. — Appareil génital de l'homme. — Physiologie de l'appareil génital de l'homme. — Appareil génital de la femme. — Physiologie de l'appareil génital de la femme. — Physiologie de la génération. — Fécondation; l'*aura seminalis*. — Fécondations multiples ; superfétation. — De la procréation des sexes. — Des rapports sexuels au point de vue social, philosophique, moral et hygiénique. — Le célibat et le mariage. — Les maladies héréditaires. — Influences physiques sur la procréation. — Maladies de l'appareil urinaire. — Maladies de l'appareil génital de l'homme. — Recherches historiques et anecdotes sur l'origine de ces maladies. — Vices de conformation des organes génitaux. — Abus des plaisirs vénériens. — Causes de stérilité. — Maladies des organes génito-urinaires de la femme.

— Hygiène de la génération chez l'homme et chez la femme.

Médecine pratique. — **Le Médecin dans la Maison,** procédé simple pour reconnaître une maladie quelconque, indication du meilleur traitement à suivre pour la combattre, par le docteur CONSTANTIN - GUILLAUME. 1 volume in-12. . . . . 5 fr. »

Grâce à ce traité, qui comble une grande lacune, toute personne tant soit peu lettrée arrivera, après *cinq minutes* de recherches, à la connaissance d'une maladie quelconque, et de là, à l'indication rationnelle du meilleur traitement à suivre pour en combattre les progrès.

Perfectionnement de l'Espèce humaine, beauté, force, etc., par V. MAQUEL, docteur-médecin. 1 volume in-12 . . . . . 2 fr. »

Guide des Parents pour la santé et l'éducation morale et intellectuelle des enfants, par Jules CLÉMENT. 1 volume in-12 . . . . . 1 fr. 50

Manuel général et complet de la Peinture à l'huile, avec planches, par F. GOUPIL. 1 vol. in-8°. . . . . 4 fr. »

L'Aquarelle appliquée au paysage, à l'architecture, aux plans, à la topographie, par THÉNOT. 1 volume in-8° avec 8 planches. . . . . 3 fr. »

L'Aquarelle appliquée aux fleurs et aux fruits, par THÉNOT. 1 vol. in-8° orné de 8 planches. . . . . 3 fr. »

Manuel du Dessinateur et de l'Aquarelliste, enrichi de jolis dessins. 1 vol. grand in 8° raisin, papier et modèle de luxe, par Ad. MIDY fils, professeur d'aquarelle. . . . 5 fr. »

Traité d'Anatomie, à l'usage des dessinateurs, peintres, sculpteurs, graveurs, etc., par PÉQUÉGNOT. 24 planches, 1 vol. in-8° . . . . . 4 fr. »

Recueil d'Anatomie portatif, à l'usage des artistes, par PAUQUET. 1 vol. in-18 relié. . . . . 5 fr. »

Panorama des Passions et de leurs manifestations, étude applicable aux beaux-arts. Ouvrage revu, corrigé et annoté par F. GOUPIL. 1 vol. in-8° . . . . . 3 fr. »

Manuel d'Horlogerie pratique mise à la portée de tout le monde, renfermant les éléments de la construction et de la réparation des montres et des pendules, ainsi que la manière d'établir les tableaux mécaniques et automates, et l'art

de tracer une méridienne, pouvant servir à régler les montres, par DESCHANALET. 1 volume in-18 orné de 8 planches. . . . . 2 fr. »

L'Opinion du père Mathieu, dialogue sur l'éducation, par GÉRUIN. 1 beau vol. in-12 . . . . . 3 fr. 50

Instruction et Liberté, par Romuald DEJERNON. 1 volume in-12. . . . . 2 fr. »

Code méthodique de l'Instruction primaire en France, contenant tous les documents relatifs à l'instruction primaire depuis 1791 jusqu'à nos jours, avec notes et commentaires, par P.-A. MONTHAYE. 1 volume grand in-8°. . . . . 5 fr. »

Le Principe universel du Mouvement et de l'Etat de la matière, par P. TRÉMAUX. 3e *édit.* 1 volume in-12. . . . . 2 fr. »

Traité théorique et pratique du Levé des Plans et de l'Arpentage, par H. GOUGET (d'Andelot). 1 vol. grand in-8°, avec 8 planches renfermant 138 fig. . . . . 8 fr. »

Manuel des aspirants au Volontariat d'un an, *d'après les programmes officiels et les instructions spéciales du Ministère de la Guerre*, par E. BOURSIN et H. SAGNIER :

1re partie : **Enseignement primaire**, par H. SAGNIER. 8e *édit.* 1 fort vol. in-12 . . . . . 3 fr. 50

2e partie : **Agriculture**, par E. BOURSIN. 12e *édit.* 1 volume in-12. . . . . 2 fr. 25

3e partie : **Commerce**, par E. BOURSIN. 9e *édit.* 1 fort volume in-12 . . . . . 3 fr. 50

4e partie : **Industrie**, par H. SAGNIER. 5e *édit.* 1 fort volume in-12 . . . . . 3 fr. 50

5e partie : **Législation du Volontariat**, lois, circulaires et décrets ministériels relatifs au volontariat, *formalités à remplir avant et après les examens*, etc., par H. SAGNIER. 3e *édit.* 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Questionnaire des Examens du Volontariat d'un an, *d'après les programmes du Ministère de la Guerre*, par E. BOURSIN. 11e *édit.* 1 vol. in-18 . . . . . 1 fr. »

Programme officiel des Examens professionnels du Volontariat d'un an, suivi du *Programme des matière obligatoires de l'enseignement primaire* (première par

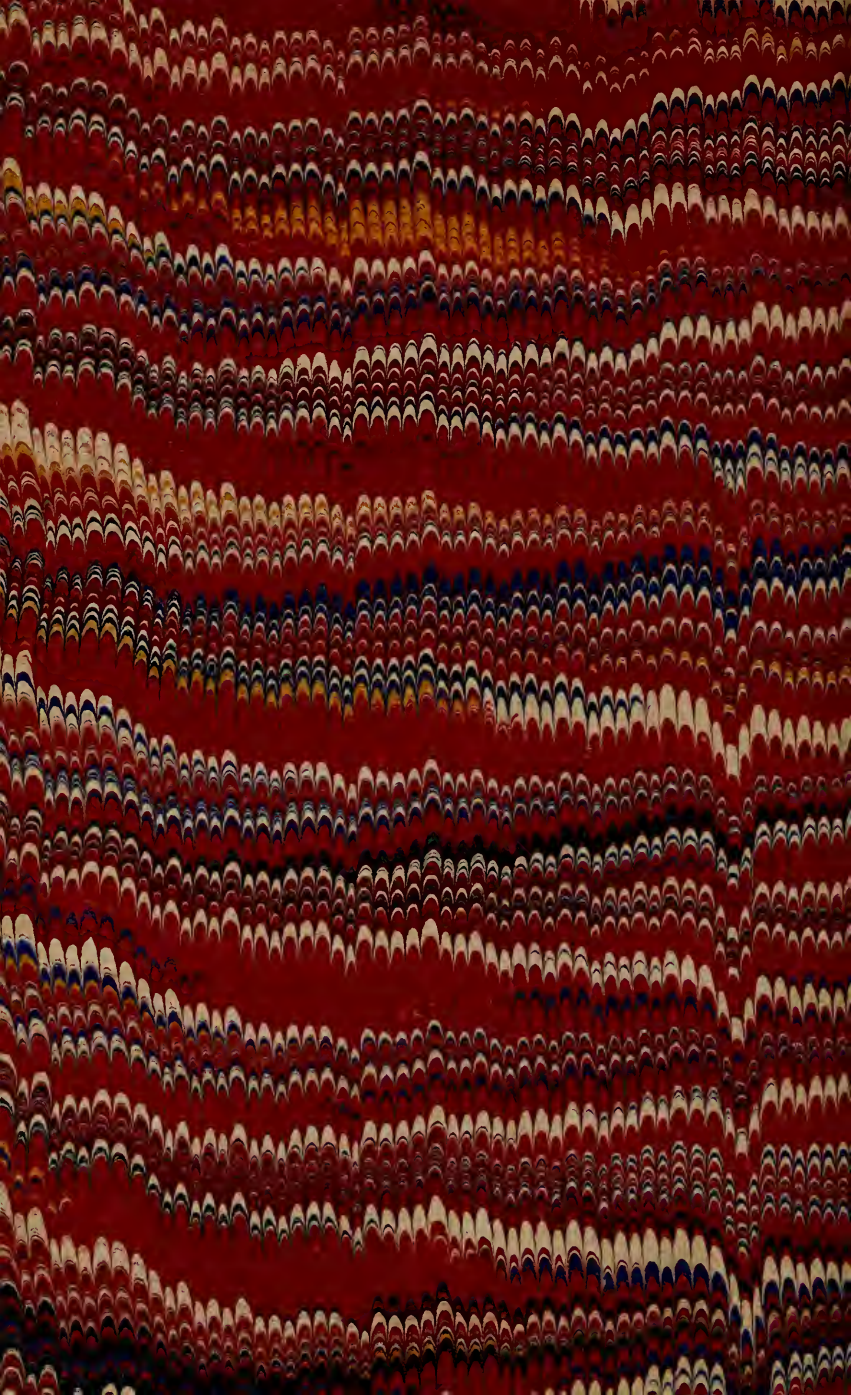
tie de l'examen oral), publié par la Préfecture de la Seine. In-12. . . . . 25 c.

Memento du Volontaire d'un an (Infanterie), *questionnaire des examens trimestriels et de fin d'année*, d'après les programmes officiels du Ministère de la Guerre, par A. Dubois. 2e *édit.* 1 vol. in-18 . . . . . 1 fr. »

Un Libraire de Paris sous la République, par Paul Durant. Broch. in-18 jésus de 36 pages . . . . . 1 fr. »

Manuel du Citoyen français, par Albert Millet. 1 vol. in-12. . . . . 2 fr. 50

La question cléricale, par Léon Séché. 1 volume in-12. . . . . 1 fr. 50

Dijon, Imp. Darantiere, rue Chabot-Charny.

IMPRIMERIE
DARANTIERE
DIJON
RUE CHABOT-CHARNY, 65
A DIJON
CÔTE-D'OR